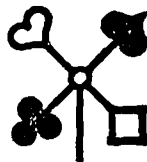


COURRIER
DES POÈTES

3

**HOMMAGE
A PIERRE-LOUIS
FLOUQUET**

ANIMATEUR DU
JOURNAL DES POÈTES



COLLECTION 1936
No 25 - 31 DÉCEMBRE

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

Téléphone 11.62.78 - Compte chèq. post. 12201



Direction générale : Pierre-Louis FLOUQUET

Comité de direction : Armand Bernier, Pierre Bourgeois, P.-L. Flouquet, Georges Marlow, René Meurant, Gaston Pulings, Lucien Paul Thomas, Edmond Vandercammen, Robert Vivier.

« LES CAHIERS » PARAISSENT QUINZE FOIS L'AN

Comme le « Journal des Poètes », dont ils prolongent l'activité, ils ont pour mission de présenter et de défendre l'authentique poésie, sans limitation de formes ni de doctrines. La collection se divise en cinq séries :

SERIE POETIQUE :

Secrétaire de rédaction : Edm. Vandercammen.

SERIE ANTHOLOGIQUE :

Secrétaire de rédaction : René Meurant.

SERIE DES ESSAIS :

Direction technique : Lucien Paul Thomas.

Secrétaire de rédaction : Armand Bernier.

SERIE ENQUETES ET CRITIQUE :

Secrétaire de rédaction : Gaston Pulings.

LE COURRIER DES POETES :

Organe trimestriel de création et de critique poétiques.

Secrétaire de rédaction : Jean Delaet.

Abonnement à la série complète : 100 fr. Au « Courrier » seul : 30 fr.



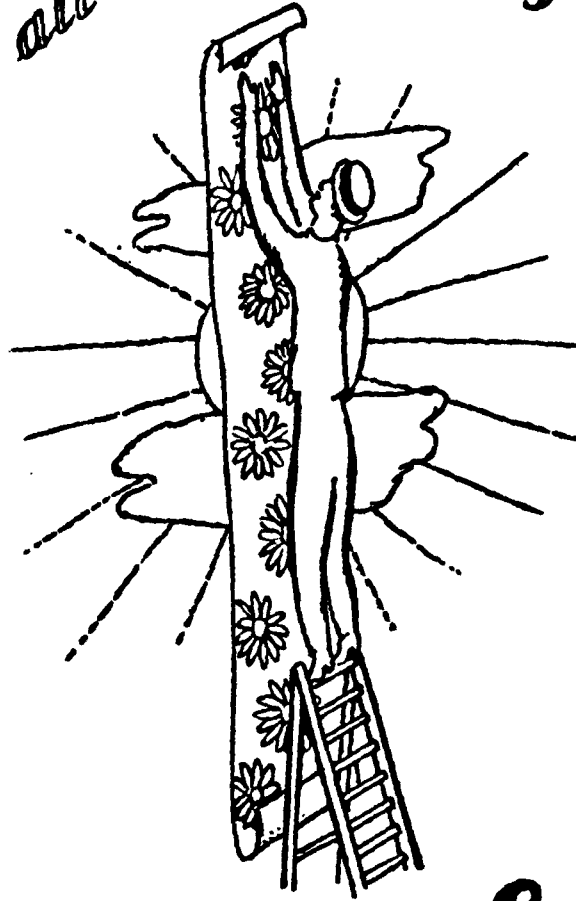
Annuellement seront attribués le « Prix des Poètes » et le « Prix des Essais », distinguant respectivement un ouvrage poétique original et une étude sur l'esprit ou la technique poétique.

A Jean Glinier,
un grand Merci!

fidèlement --

P. L. Flouquet⁺
37

au dessus de tous

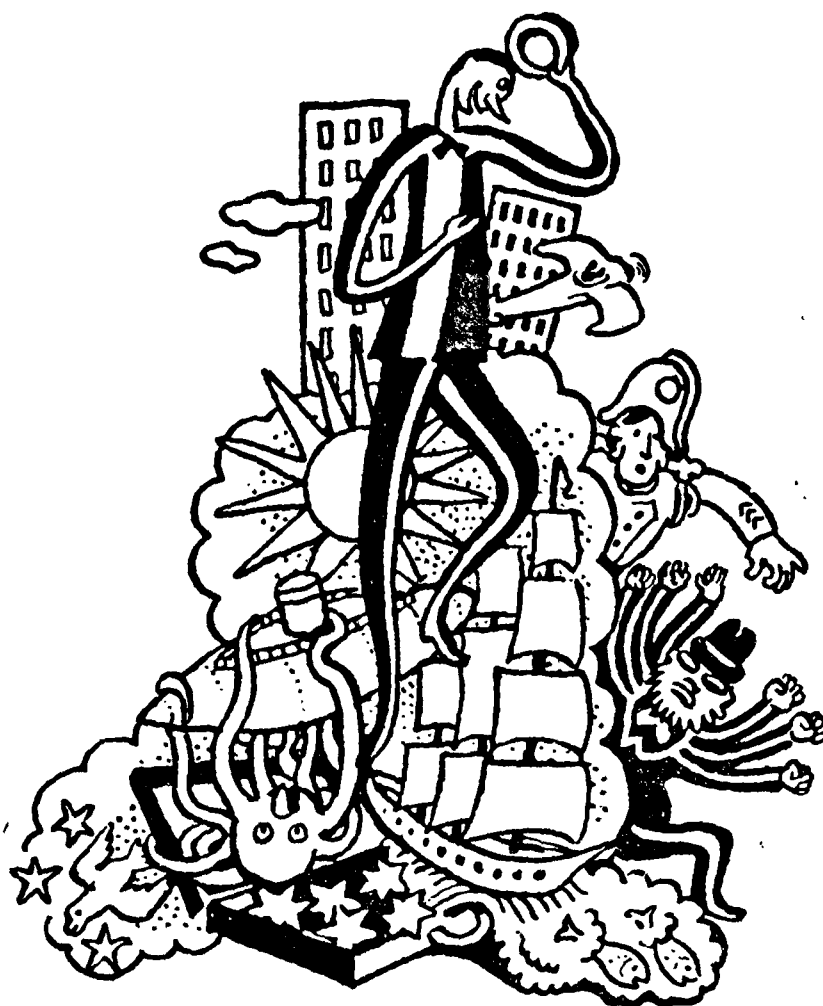


U.S.L.
le papier peint
des gens de goût!

Vient de paraître :

Les Aventures Extraordinaires de
“ BILLY DUM ”

par Jean DELAET



Pour petits et grands enfants

Le film le plus joyeusement imaginaire

Ouvrage sous couverture en trois couleurs,
enrichi de trente dessins par P.-L. FLOUQUET

Prix, port compris : Belgique : 15 francs. - Etranger : 4 belgas

LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, Bruxelles. Tél. 11.62.78

Vient de paraître :

ENSOR

par LUCIEN SCHWOB



Un bel ouvrage de 21 x 25, sous couverture en deux couleurs.
Edition originale limitée à 500 exemplaires numérotés, enrichie
de dessins, d'autographe et de cinquante reproductions
d'œuvres choisies tirées en phototypie. Impression en Atlas
corps 10, sur Featherweight fort de fabrication spéciale.

Prix, port compris : Belgique : 80 francs. - Etranger : 20 belgas

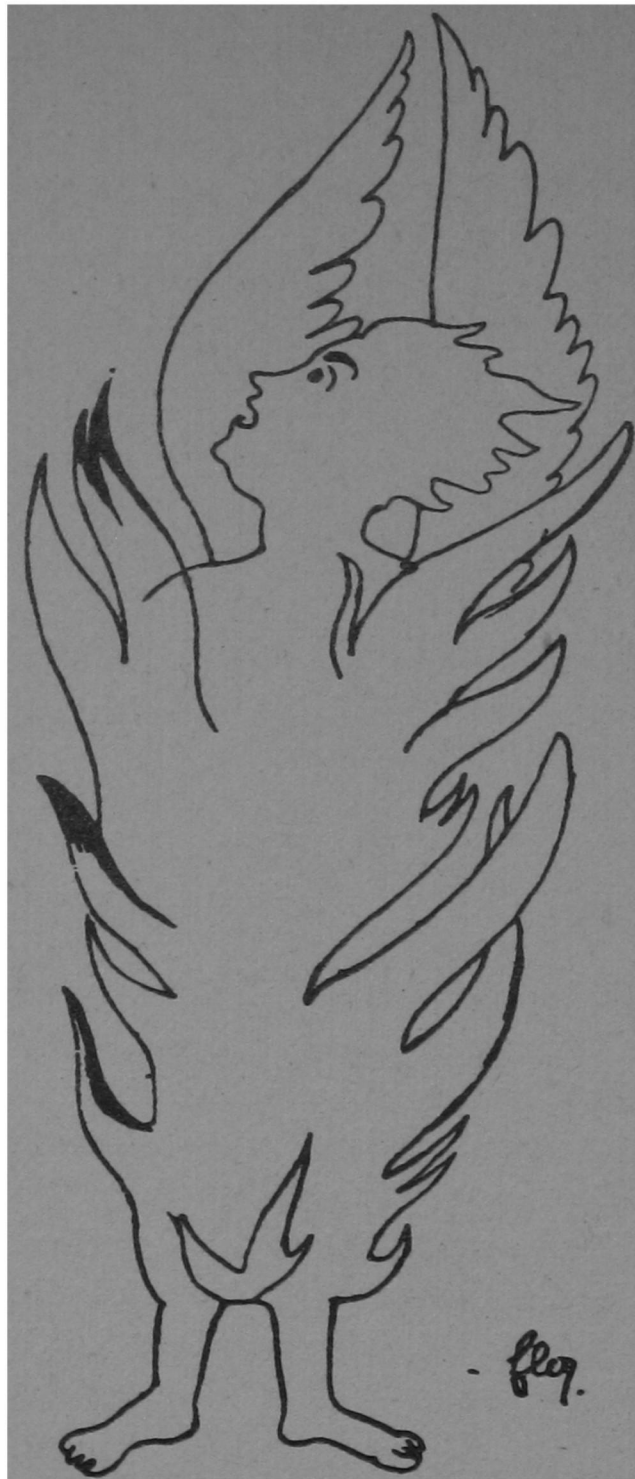
LES CAHIERS DU JOURNAL DES POÈTES

65, rue Van Artevelde, Bruxelles. Tél. 11.62.78

ONT COLLABORÉ AU CAHIER

HOMMAGE A P.-L. FLOUQUET

Jacques Audiberti, Céline Arnould, Thérèse Aubray, A.-C. Ayguesparse, Armand Bernier, Roger Bordart, Pierre Bourgeois, Aldo Capasso, Maurice Carême, Jean Cassou, Louis Charles-Baudouin, Louis de Gonzague-Frick, Renaud de Jouvenel, Yanette Delétang-Tardif, Carlos de Radzitzky, Jean Delaet, Paul Dermée, Fernand Divoire, Sébastien Dongrie, Hubert Dubois, Mélot du Dy, Jacques Dyssord, James Ensor, Paul Fierens, Jean Follain, Benjamin Fondane, Jean Glineur, Ivan Goll, Léon-Gabriel Gros, Pierre Gueguen, Armand Guibert, Robert Guiette, Edmond Humeau, Max Jacob, Georges Linze, André Marcou, Georges Marlow, Pierre-Louis Matthey, René Meurant, Ernst Moerman, Geo Norge, Paul Palgen, Philippe Pirotte, Charles Plisnier, Mathilde Pomès, Gaston Pulings, Maurice Quoilin, Tristan Rémy, Pierre Reverdy, André Salmon, Michel Seuphor, André Spire, Lucien-Paul Thomas, Gilbert Trolliet, Henri Vandeputte, Edmond Vandercammen, Robert Vivier, Arsène Yergath, Dessins de P.-L. Flouquet et de Géo Augsbourg.



Flouquet, fleur, flamme... dit James Ensor.
Dessin de Flo.

L'ANIMATEUR

PIERRE-LOUIS FLOUQUET.

Pour tracer la courbe d'une vie, même inachevée, et obtenir une épure pleine de sens, il faut chercher un point de départ révélateur, qui contienne en puissance tout un devenir.

Pour Flouquet, ce point de départ pourrait être trouvé dans un... soufflet!

Non une gifle qu'il donna : mais une gifle qu'il reçut publiquement, pour avoir pris la défense d'un écrivain brimé par le chauvinisme.

Cela se passait à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, en 1919. L'écrivain vilipendé se nommait Georges Eekhoud; le gifleur était un professeur connu pour sa haine de toute modernité, remplaçant au pied levé à la chaire de littérature de cette école, le grand romancier congédié.

Le scandale était d'importance dans la paisible maison. Flouquet en fut chassé, car on sait se venger chez nous;

mais l'insulteur touché trop tard par tant de crânerie, eut la loyauté de s'excuser du soufflet et de louer la franchise du jeune homme qui achevait si brusquement ses études.

Ainsi, en réponse à un cri de justice et de foi, une vie de dignité et de désintéressement commençait par une blessure. Nous retrouverons ce signe chaque fois que nous forcerons les apparences, tout au long d'une activité publique vieille déjà de dix-sept années, au cours de laquelle, emporté par le démon de la générosité, Flouquet ambitionna avant tout de servir, ce dont il donna plus d'une preuve.

Avait-il raison pourtant, le jeune révolté des Beaux-Arts? Sans doute, puisque avant de mourir, dans la pauvreté, Georges Eekhoud, gloire nationale survivant aux calomnies, fut réintégré dans ses charges et nommé directeur de l'Académie Royale de Littérature.

Dans le même temps, Flouquet est de l'équipe fondatrice de la revue « Le Volant », aux côtés de ses amis de toujours, Pierre et Victor Bourgeois. On le voit à la revue « Le Geste », née de la fusion de la précédente publication et de l'organe d'avant-garde « Demain », fondé par Aimé Declercq. Il partage un atelier avec René Magritte et fait avec lui, sa première exposition au « Centre d'Art ». Quelques mois plus tard, il sera enrégimenté à Cambrai.

Nous retrouverons Flouquet dans un hôpital militaire parisien, voisin de dortoir de Marcel Arland, de René Crevel, et participant à la fondation de la revue « Aventure », probablement la seule revue littéraire intéressante créée dans des circonstances aussi singulières, par de jeunes soldats malades, privés de liberté mais non de volonté.

« Aventure » parut plusieurs fois, grâce à l'aide d'autres jeunes écrivains, également militaires, qui se nommaient

André Dhotel, Roger Vitrac, Georges Limbourg, Henri Moreau; le seul civil de la troupe était Jacques Baron, leur benjamin à tous, presque un enfant, et pourtant déjà fou de poésie.

« Aventure », qui intriguait Paris, et dont les numéros étaient salués par André Gide et Marcel Proust, devait mourir dans des circonstances extra-littéraires, dont les « dadaïstes » portèrent la responsabilité.

Malgré leurs calculs, cette escroquerie littéraire fut sans profit pour eux. Après leur mainmise sur « Aventure » ils n'eurent pas le courage d'en poursuivre la publication. Ripostant, Arland et Flouquet publièrent seuls la revue « Dès » (le poème est un superbe coup de dés, écrivait alors Max Jacob) que la pauvreté de leurs moyens matériels rendit fragile.

Démobilisé, Flouquet reparut à Bruxelles, où il proposa à quelques amis de faire de « Dès » un organe franco-belge. L'orgueil s'en mêlant, les portes restèrent closes. On ne prolonge pas, lui dit-on, l'effort du voisin, même s'il est apprécié.

A ce moment Bruxelles bouillonnait d'une vie nouvelle. Jeunes écrivains, jeunes peintres, jeunes architectes, cherchaient des expressions neuves. Des principes combattifs voyaient le jour en cette année 1922, mais l'organe susceptible de servir de porte-parole aux partisans d'un art constructif manquait.

« Sélection » allait défendre l'irrationnel, le mystère, le difforme expressif et le dépaysement. De la réunion des frères Bourgeois et de Flouquet naquit le journal « 7 Arts ».

De 1922 à 1928, cet hebdomadaire combattit pour l'art vivant, présentant et défendant les idées et les œuvres pla-

cées sous le signe de l'intelligence. Codirecteur de cette feuille dynamique, Flouquet lui donna chaque semaine des articles de critique jaillis d'une plume tour à tour généreuse, ironique ou mordante, ainsi que des petits essais publiés anonymement, de même que ceux de Pierre Bourgeois, sous le titre « Billet d'un Citadin ». Il participera à la vie de « La Lanterne Sourde » de Paul Vanderborght; fonda et dirigea le groupe pictural « L'Assaut », dont les expositions furent remarquées à Paris comme à Bruxelles. Enfin, peintre fécond dont l'œuvre possède des admirateurs et des détracteurs passionnés, il exposa ses toiles aux grands salons d'Art de Paris (Automne, Tuileries, Indépendants, Surindépendants, Groupe 1940) tout en organisant des ensembles de ses œuvres dans des galeries de Bruxelles, Paris, Madrid, Berlin, La Havane, Rio de Janeiro, La Plata, etc... Les peintures que Flouquet exposait le plus volontiers, étaient celles qui le firent considérer comme le chef de file de cette tendance « plasticienne » dont on dit qu'elle fut une conséquence extrême du cubisme. Son expression idéale n'était plus une forme abstractive, mais une forme objective, puisqu'elle atteignait aux pures harmonies plastiques par de sobres mais savantes constructions de formes et de couleurs. Cette peinture entièrement placée au service de l'architecture s'opposait à l'individualisme des peintres romantiques, et rêvait de retourner à l'anonymat des splendides artisans gothiques.

Flouquet, on le devine, s'intéressait énormément à l'architecture. La toile ne lui suffisait pas. Il voulait des murs pour y dérouler ses compositions, des villes pour cadres de ses tableaux. Mauvais moment : l'architecture évoluait vers le dépouillement décoratif, à la recherche de son originelle

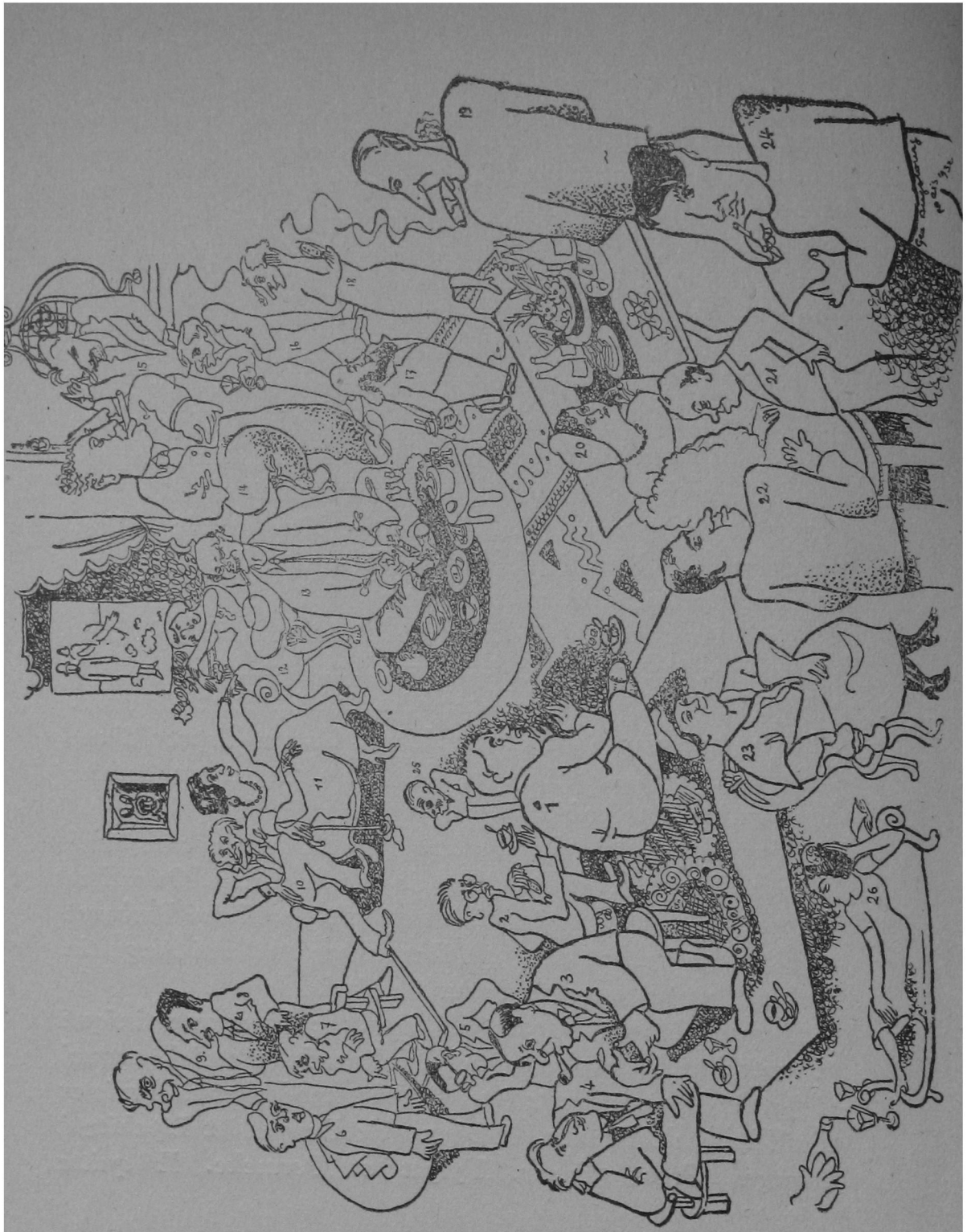
pureté. A l'étranger pourtant, les architectes plus audacieux, plus avancés aussi dans leur évolution, faisaient appel aux peintres et aux sculpteurs d'esprit architectonique pour réaliser des ensembles d'un grand caractère plastique. Nos constructeurs y viennent enfin, bien que lentement. Il restera à Flouquet d'avoir été de ceux qui montrèrent cette route.

Alors Pierre Courthion écrivait dans un numéro spécial de « La Nervie », consacré à son œuvre, que Flouquet aurait pu échanger sans difficulté la palette pour l'équerre et le pinceau pour le compas. Cette connaissance du sens profond de l'architecture et de ses formes techniques ou esthétiques devait plus tard lui être d'une bien grande utilité, de même que l'amitié de la grande équipe des novateurs de l'architecture « internationale ».

Après six années, « 7 Arts » termine son action, du consentement de ses trois animateurs. Un nouveau quotidien paraît, l'« Aurore », création du poète Albert Dumont. Chaque semaine, la doctrine de « 7 Arts » dispose d'une page entière pour défendre des idées largement entrées dans le domaine public.

Flouquet quitte Bruxelles et se fixe à Paris avec sa jeune épouse. Il est le correspondant de l'« Aurore ». Quand ce journal change de mains, il est appelé par Henri Barbusse au journal « Monde », où il retrouve son ami Augustin Habaru au poste de rédacteur en chef.

Durant plus de deux années, il sera le directeur artistique et le technicien de ce grand hebdomadaire social, auquel il fera collaborer les artistes les plus modernes de Paris et d'ailleurs, de Picasso à Léger, de Braque et Lipchitz à Georges Grosz, Ensor, Tytgat et Permeke. Il quitta



Légende en page 13

« Monde » en 1930, à la naissance d'une profonde crise spirituelle dont il s'ouvrit honnêtement à Barbusse, et devant les exigences de laquelle le grand révolutionnaire dut s'incliner en conservant son admiration et son amitié à son collaborateur.

Le calme de Bruxelles attirait une fois de plus Flouquet, écoutant le premier appel de l'inconcevable. Le Furieux se transfigurait. Dévoré d'inquiétude, il se fixa chez nous, mais il travaillait inlassablement. C'est alors l'aventure miraculeuse du « Journal des Poètes » qui, dès ses débuts, prit la forme que Flouquet désirait. Tandis que quelques-uns de ses cofondateurs songeaient à un organe littéraire local, intitulé « La Fosse Commune », notre ami imposa avec ce titre simple et parlant entre tous, le caractère d'universalité qui durant cinq années devait faire de lui l'organe extraordinairement vivant d'une génération d'écrivains inventifs et passionnés. Près de mille poètes, de trente-cinq pays, collaborèrent à cette feuille unique. La documentation poétique qu'elle présenta est l'une des plus complète qui se puisse trouver.

Le dessin de la page 12 évoque l'atmosphère de l'une des réunions des Amis parisiens du « Journal des Poètes », chez Mme Lise Hirtz, à Neuilly.

Le dessinateur a croqué, non sans humour, en les numérotant dans l'ordre suivant : 1. Pierre-Louis Flouquet — 2. Paul Dermée — 3. Jacques Dyssord — 4. André Marcou — 5. Aloïs Bataillard — 6. Teyssière — 7. Imre Gyomai — 8. Lionello Fiumi — 9. Rochat Cénise — 10. Jean Follain — 11. Mme Lise Hirtz — 12. Mme Claire Goll — 13. Georges Ribbemont-Dessaignes — 14. Roger Vitrac — 15. Dessorbes — 16. Jacques Baron — 17. Pierre Gueguen — 18. Mlle Madeleine Israël — 19. Paul Deharme — 20. Mme Thérèse Aubray — 21. Victor Vinde — 22. Jaime Torrès-Bodet — 23. Mlle Mathilde Pomès — 24. Géa Augsbourg (auteur du dessin) — 25. Robert Desnos — 26. Mlle Céline Arnould.

Pendant trois années, Pierre Bourgeois accorda au « Journal des Poètes » une aide désintéressée. Son abandon, en 1934, devait augmenter la charge déjà épuisante de Flouquet. Sans l'amitié attentive et la collaboration fidèle des poètes Vandercammen et Meurant, de ce dernier surtout, qui fut le confident des mauvais moments, sans doute le journal n'eût-il plus paru.

En 1932, Pierre Gueguen écrivait, dans un journal parisien qu'une initiative aussi libre et une action aussi obstinée que celle de Flouquet n'eût pas été possible à Paris. On s'en doute en retrouvant dans l'énorme courrier accumulé au cours de ces années de labeur, les échos innombrables des rumeurs que suscitait la parution régulière du journal.

La mauvaise humeur des surréalistes et de quelques littérateurs précieux n'empêchèrent pas les poètes de se grouper autour de Flouquet. Elle n'empêche pas non plus Fernand Divoire d'écrire en 1936 — le journal étant remplacé par une série de cahiers — que de 1930 à 1935, Flouquet fit de Bruxelles la véritable capitale de la poésie française.

Nous allons retrouver notre ami à la tête d'une activité qui remplit certains d'entre nous, d'étonnement.

Le peintre amoureux d'architecture devint, en 1933, le rédacteur en chef d'une publication de documentation architecturale à gros tirage : « Bâtir », dont il devait faire le véritable moniteur de l'architecture moderne en Belgique, tant par l'ampleur de sa documentation que par la qualité de ses vues générales et particulières. Ici aussi Flouquet n'est pas un rédacteur en chef de fantaisie. Il le montre bien, en rédigeant seul des numéros entiers dont les thèmes lui plaisent particulièrement. Urbanisme, construction, décoration, sont traités avec une égale précision. Les archi-

tectes modernes ont percé le secret de ses amusants pseudonymes, et retrouvés avec plaisir, à « Bâtir », la verve agressive ou souriante du codirecteur de « 7 Arts ».

Sa plume de poète ne chôma pas pour cela. Successivement il publiait « Corps et Ame », « La jeune poésie belge de langue française », et « Transfiguration du Furieux » qui nous révélait un grand poète mystique.

Trouve-t-il insuffisante encore sa tâche, trop basse la courbe qui l'emporte. Après cette collection des « Cahiers du Journal des Poètes », qui donna 25 ouvrages en un an, sans compter les publications hors série (art, théâtre, poésie encore !); après la création du « Courrier des Poètes », du Prix des Essais et du Prix des Poètes, voici qu'il fonde la Collection des Poètes Catholiques, dans laquelle il voit l'œuvre de sa maturité.

Nous savons que cette collection nouvelle publiera annuellement dix cahiers et une Anthologie, ouvrages qui ambitionneront de présenter les meilleurs chantres de la catholicité, vivants et morts. Déjà sont à l'œuvre les traducteurs qui besognèrent si généreusement pour le « Journal des Poètes », car de partout l'on répond à ses appels.

Le premier cahier, consacré aux « Hymnes à l'Eglise », de la grande poétesse allemande Gertrude von Le Fort (dans la traduction de Paul Petit) est déjà sous presse. Plusieurs autres traductions importantes seront bientôt au point et plusieurs manuscrits originaux sont retenus. Le Comité de la nouvelle collection groupe des poètes et des critiques de valeur, dont la réunion constitue une assurance de succès.

Faut-il un témoignage de plus pour souligner la valeur d'un tel effort.

Georges Marlow écrivait en septembre, dans le « Mercure de France », qu'en ses plus riches moments, l'équipe de la

Jeune Belgique n'atteignit pas la puissance d'activité des « Cahiers du Journal des Poètes » ; activité que nous devons tout entière à Flouquet, français de France jusqu'en ses tics et cependant si universel et follement généreux.

N'ignorons plus que cette œuvre d'homme fut entreprise par notre ami au plein d'une crise matérielle et spirituelle, dont les fruits douloureux furent une suite de peintures qu'il nomme « nos frères les fous » et qu'il refuse d'exposer. Maître de jeu au royaume rationnel de l'architecture, animateur du « Journal des Poètes » et de ses éditions, il éprouva jusqu'au tourment le besoin de vivre dans le spirituel.

Toute une vie généreuse et tourmentée devait aboutir à cette révélation, le besoin, la faim de Dieu. Dans son poème tout récemment paru, « Le Dialogue de l'Enfant Prodigue et des Heures », c'est sa lente et pénible ascension que Flouquet chante en homme qui connut la loi du labeur à l'âge où la plupart d'entre nous apprenaient, dans les écoles, les subtilités des nombres et du style. Et pourtant, c'est bien dans cette longue action en faveur de la poésie qu'il trouva, comme il aime le dire, sa sauvegarde, sa libération et son rachat.

Attendons avec confiance les livres que son labeur ne lui a pas permis d'achever. De « Caïn », de « Comme la Mer », du « Prologue de la Tête Coupée », de « Sommeil », nous connaissons d'émouvants fragments. Souhaitons aussi qu'il reprenne sa palette et la suite de ses expositions. Remercions le fraternellement pour avoir tant servi les idées et les hommes, si souvent contre les railleries, contre la fatigue et au mépris de son intérêt d'artiste et d'écrivain.

Jean DELAET.

De Armand GUIBERT, à Tunis.

FLOUQUET, LE BON OUVRIER

Il y a quatre ans ou plus, lorsque je lui écrivis pour la première fois, je me formais une idée assez vague de cet homme étonnant dont l'information paraissait universelle, et toujours en mouvement l'esprit d'entreprise, mais déjà je l'avais à part moi surnommé « Pontifex », Celui-qui-jette-des-ponts, le Bâtitteur.

Je l'ai vu depuis lors, esclave joyeux de ses multiples devoirs, donnant à chacun son temps, sa peine, et cette énergie dont le potentiel jamais n'a baissé. Tout le requiert de ce qui relève de l'art : les idées, les systèmes, les œuvres et les personnes. Guide sûr, il a à un trop haut degré le sens du compagnonnage pour vouloir poser au chef ; il n'oublie pas de prêcher d'exemple, car il sait bien que l'étoile du créateur entraîne après elle plus d'adeptes que la luciole du théoricien. Nous qui le suivons depuis les terres lointaines, nous savons combien son œuvre d'animateur a été consolidée par ces poèmes haletants : « Corps et Ame », « Transfiguration du Furieux ».

D'autres diront les mérites de sa peinture, toujours à l'aile marchante du mouvement ; de sa poésie si directement inspirée ; des journaux et des revues auxquels il a insufflé la vie. Pour moi, je ne veux retenir ici que cette qualité, bien rare chez les hommes d'aujourd'hui, malgré la piperie des principes dont ils se réclament : une capacité illimitée de

sympathie humaine. Flouquet est cet homme qui a su ne pas rester isolé, qui a groupé des volontés et des talents, dans sa ville d'abord, puis dans le vaste monde : il y a fallu au moins autant d'abnégation que de ferveur.

Par là s'explique le retentissement de son action en tous les lieux de la terre où des mains pieuses entretiennent encore la flamme poétique. Il a su fédérer ce qui était dispersé, et communiquer sa curiosité, son goût intense de la vie. Bien des châteaux de cartes croulent dans une Europe agitée de tremblements sismiques, mais aucune fissure n'apparaît dans la structure de ces ponts immatériels qui relient les uns aux autres des équipes et des individus — grâce à Pierre-Louis Flouquet, bâtisseur, probe ouvrier, homme de foi.



MESSAGES

De Jean CASSOU, à Paris.

Je joins ici mon hommage à ceux qui reconnaissent et proclament les dons de Pierre-Louis Flouquet, poète et architecte, créateur et bâtisseur. Au centre de cette luxuriante Belgique, verger de peintres et de poètes, il a suscité et groupé de multiples vocations.

Animateur et artisan des amitiés lyriques franco-belges, c'est à lui qu'on pense dès qu'on pense à un ami de Bruxelles ou d'Anvers : il est l'indispensable compagnon de tous. Je salue son grand talent et son grand cœur.

De Fernand DIVOIRE, à Paris.

C'est par Pierre-Louis Flouquet, par le « Journal des Poètes », que la poésie a été, pendant des années, défendue.

Il n'y a qu'un éloge à faire de lui : Il a été le seul.

Il a fait de Bruxelles, pendant cinq ans, la capitale de la poésie française.

De Jean FOLLAIN, à Paris.

Poète et peintre, homme de bonne volonté et de grande volonté, mon ami Pierre-Louis Flouquet n'a pas de faux respect humain. Il ne tient compte ni des fausses réputations, ni des mots d'ordre de chapelle.

Quand il s'est agit de réaliser son « Journal des Poètes », il s'enquit partout où il le fallait. Par lui, envers et contre tous, dans bien des circonstances, la glace fut brisée, non sans bravoure.

De Pierre GUEGUEN, à Paris.

Je dédie à ce bon Flouquet, que j'admire et que j'aime, cette devise :

Pierre angulaire

Louis pauvre en louis

Peintre, Poète et Flouquet suis.

De André MARCOU, à Paris.

I.

Sur un exemplaire de « Corps et Ame ».

Dans le pays du corps humain, tu chevauchais l'étonnement, comme conduit soudain dormant aux routes des bras et des mains. Il t'ouvre ses lacs, ses chemins, ses rivières, ses fleuves d'eau, ses immobiles cataractes que le froid saisit dans leur acte et pacifie immensément. Dans els paysages de chair, tu traînes ton vital fardeau, tu les gravis démesurés par ton amour qui a erré, les aspires plus loin dans l'air; tu peuples de toi leur désert; tu annexes leur solitude et tu blasphèmes leur dieu rude : le cœur rouge épandu sous eux. O sang cruel et douloureux! Et parfois, du pays de chair, refluit ta vie indignée, gémissante vers l'univers. Tu goûtes la terre baignée ou craquante, vide du cri qu'en le souffrant on ait compris. O la destinée éloignée des beaux astres mathématiques, priante ignorance cosmique, intimités où l'on soit plus. Mais la pensée a pour reflux, dans ton grand poème d'écume, l'adhésion sans amertume.

II.

Sur un exemplaire de « Transfiguration du Furieux »

Comme d'autres à la prière qui est la dernière atmosphère, tu heurtais aux parois des jours sourds et rétentis-

sants à l'au-delà des sens. Dieu te pleuve de toutes parts, dépoussière ton corps hagard de son haleine! L'esprit qui souffle sur tes plaines, entier t'aspire amoureux du pur et du pire! Dieu qu'on cherche au dessus. Il tire par dessous. Dieu qui bat comme un pouls, coule comme un influx, Dieu qu'on touche au delà des bras, Dieu qu'on perçoit tout bas, quand on se met en boule, attentif au tic-tac secret des actes. Jusqu'en notre cri libre, ô nécessaire Inclus. Dieu plus, quoi qu'on le dise, et moins, où qu'on Le traque, où que s'inverse l'infini de nos rêves trop grands toujours et trop petits. Intact, inévitable Dieu, Dieu qui fond sur nous et t'isole. Tu harasses tous les symboles, déçois et combles tous les vœux.

Retrouve-Le à toutes traces. Goûte soudain à tes infirmités ton sens plus haut, à tes péchés de sombres grâces. Seul, mais enveloppé de toi, tu nous as dit : Dieu, notre Père. Puis sous le vertige des lois : Dieu sphère.



De James Ensor.

Au cher Flouquet,

Des lignes? des tons, des sons, je ne sais quoi.

Novembre, mois triste, cimetière gris, champs ras ceinturé de limaces. Foin de vos éclaircies fadasses, des souris ratées, des soleils vidés.

Faut amuser la muse endolorie, éplucher concombres et tomates, roter sur escargots, avaler des carottes?

Encore Madame la terre décarcasse sa carcasse, défeuille ses verts, emballe ses atours, étale ses limons impurs, épanche ses boues cendrées, ses humeurs contagieuses, ses lies obscures.

Mais Mademoiselle sa mère, notre grande horizontale, découvre des sourires, égrène perles sur perles, cristallise des opales lamées de vif-argent. La mer est belle selon nos yeux: Blanche? rouge? jaune? noire?

Elle chante lumière claire, pleine, entière. Elle reflète, amplifie, auréole, divinise des ciels saphirés d'iris sublimés.

Flouquet, vous aimez notre mer quand elle pleure ses nacres, quand elle couvre ses dessous où grouillent les bêtes dures et molles.

Flouquet flots. Flouquet flotte. Flouquet flûte. Flouquet flocon. Flouquet né coiffé frisant belle modernité.

Brave Flouquet, grand poète, ami de nos jeunes.

Flouquet lyré-lauré par et pour nos vieux.

Flouquet fleur de bonté, charmante bête à bon Dieu.

Ostende, novembre 1936.

JACQUES AUDIBERTI

JUAN-LES-PINS

A Flouquet, qui luttait pour les poètes.

Mes frères, citoyens platoniques des puits
dans ce golfe où, jadis, le laboureur abonde,
ô noyés épousés par la mère profonde,
contre l'étrangeté j'implore vos appuis !

Que vos moignons herbus fendent les bleus tapis,
non si l'esprit lunaire, ancien trésor du monde,
ensemence les flots d'arquebuse inféconde
mais quand, mal soupçonnés par vos songes tapis,

les bains humecteront le fil de cette plage.
Titubant revenant aux pieds de mucilage,
dragon vert que le sel coud de feux macérés,

pustuleux défenseurs d'une parfaite sorte,
du port jusques au cap, alors, vous surgirez
sur l'arène inhumaine où la femme l'emporte

CELINE ARNAULD

RÉVOLTE

Le pardon est une parole chrétienne, une parole d'ennui. Par quelles calomnies mes mains ont-elles mérité l'hypocrisie du pardon? C'est donc de cette façon que l'idée et la raison humilient et crucifient une jeune hallucination au carrefour de la vie où sommeillent des myriades d'éclairs?

Enfant, quand je n'étais qu'une ombre hyaline dans le château cerné d'aristoloches, quelles tendres mains ont empêché la maladie du rêve de s'accumuler dans mon cœur jusqu'à en faire une brume opaque sur ma croissance? Orpheline, triste, abandonnée par les enfants dont la gaîté était la seule parure, quelle âme assez généreuse avait bercé ma large nostalgie, mon orgueil qui fleurissait sur l'horizon comme la danseuse espagnole dans l'œil mort du toréro? Accroupie au milieu du désert du ciel, entourée de livres et d'étoiles, j'ai grandi comme tu me vois, belle, farouche, mécontente, terrible, sans affection, sans tendresse, et néanmoins tendre et douce telle que doit être une révoltée.

Et maintenant je suis magicienne comme on est courtisane, comme on est fleur, comme on est phare, planant au-dessus du carrousel du monde. L'animal jaseur qui est mon sommeil, les insectes de rosée et les diamants de ma vie merveilleuse ne toucheront jamais les cœurs des statues lyriques, et je ne serai pas l'enfant gâtée de la jungle. Mais d'un coup de baguette je peux rejoindre dans un élan d'aurore le brouillard de ma longue rêverie.

Et toi, avec tes mains chantantes, pourrais-tu sans faire tomber mon cœur en poussière, toucher à tant de souffrances? De quel droit veux-tu allonger la route de mon sacrifice?

THERESE AUBRAY

UNITÉ

A Pierre-Louis Flouquet.

Les morts sont avec toi... la vitesse d'un songe
Les rapproche et soudain les fait fuir — TOUT EST LA,
Tu peux savoir ta propre mort et ta naissance
Avant les sources maternelles,
Tu peux courir ou retrouver la lente nuit nourricière...
Enfonce ou vole, serre ou lâche, tes deux mains
Sont le symbole du servage et de la liberté,
Elles peuvent tenir et se fermer,
Servir la douce terre,
Ou traîtres, refuser de se laisser confondre dans le jeu,
Mouettes jumelles lasses de leur effort,
Ployantes bêtes demeurant ouvertes.

Demeure toi, indifférente, ou comme tu sais l'être
Toute collée à la gluante source du bonheur,
Tour à tour arrachée ou fondue
Dans la matière même où tu es éternelle;
Matière de sommeil et d'action.
Tu es si lourde dans le vent et si légère dans l'oubli!
Il te ramène aux origines de la pureté
Pour que se mêle aux morts ce grand souffle de vie
Qui te fait avancer et soudain, trébuchante,
Replonger au vide — lasse d'avoir joué. —

A. C. AYGUESPARSE

LA MER A BOIRE

CHANT III

(Fragment)

A Pierre-Louis Flouquet, fraternellement.

Jeunesse

déjà tu saignes

la gorge ouverte comme une bête

et tes plus belles hirondelles tu les abats

pour être plus seule encore

et déjà tu te relèves

au milieu des fantômes de fange

au milieu des ossements et des cendres.

Marche, jeunesse

un pas en avant dans la vie nouvelle

un pas sur le vieux chemin de la liberté

et alors

alors et à en perdre haleine

commence le ballet des locomotives.

Marche jeunesse

marche sur le vieux chemin de la liberté

à en perdre la cadence

des lourds danseurs villageois

et alors

soulevés par les hymnes vagabonds des océans

les nuages aux reins agiles brûlent comme des chevelures

les nuages et les hommes

les hommes à bout de souffle

font une fois de plus un pas en avant

après un long regard accordé aux images de la vie.

ARMAND BERNIER

SOLILOQUE D'UN PENDU

A P.-L. Flouquet.

— La corde ne cassera donc jamais, songeait le pendu. Vais-je être, toute l'éternité, balancé par cette branche basse comme un fruit pourrissant? Le nœud se resserre toujours davantage sur ma gorge et je sens que l'ultime goutte de pollen blanc attend sa libération. Dieu de tous les hommes, n'y a-t-il personne qui veille sur les pendus?

Rien ne lui répondait.

— Je bouge, pensa-t-il soudain. La corde bouge. La branche bouge. Il baissa les yeux et vit que l'arbre avait quitté la terre pour monter vers le ciel toutes racines au vent, en jetant, pour se délester, de l'argile et des touffes d'herbes qui l'accompagnaient dans son ascension. L'arbre montait toujours. L'air des hauteurs baignait et lavait la chair du pendu comme pour lui rendre la fraîcheur. Un nuage s'accrocha longtemps à l'arbre qui se couvrit d'une neige sans cristaux.

— Je monte, se répétait le pendu. Un bonheur immense l'envahissait. Le nœud qui emprisonnait sa gorge l'empêchait seul de remplacer le rictus de sa face par le sourire de l'homme content de son destin.

— Où se trouve-t-il, le paradis des pendus? Je n'ai jamais douté que les pendus qui sont gens pacifiques fussent l'objet de la sollicitude particulière de Dieu. Je monte, mais si agréable que soit l'impression de cette course, j'as-

pire au port céleste où je vais débarquer. Arbre, disait-il en s'attendrissant, m'en voudras-tu de t'avoir arraché à la forêt où tes pareils font chanter le vent. Peut-être, te manquera-t-il des guirlandes d'oiseaux. Mais ce ne sont à la réflexion que des oiseaux terrestres que l'argile et le feuillage engendrent en se mêlant. Enfin, confiait-il, je connais la grande évasion dont j'ai toujours rêvé. J'ai vainement cherché à fuir les hommes. Ils sont trop nombreux et trop actifs. Là où ils ne se rencontrent plus, toute la nature mutilée porte les traces de leur passage. Le bruit qu'ils font les multiplie et les prolonge...

Parfois, des appréhensions le bouleversaient.

— Arbre, demandait-il, la branche est-elle solide? J'ai peut-être choisi trop hâtivement. Et toi, corde, de grâce, ne vas pas t'user en secousses inutiles. Par instant, le train de l'étrange équipage semblait se ralentir. Alors la terreur affolait le pendu. Mais l'ascension reprenait de plus belle. Combien de temps dura-t-elle? Un pendu a, moins que quiconque, la juste notion du temps qui s'écoule. Soudain, tout s'obscurcit. Le pendu se sentit écrasé par des montagnes d'ombre. Il descendit à cette vitesse vertigineuse du dormeur rêvant d'une chute dans un puits. Un choc brutal lui fit rouvrir les yeux. Il n'était pas au paradis des pendus. Il n'avait pas quitté la forêt terrestre. L'arbre tenait ferme au sol. La branche était solide. La corde le balançait. Le pendu comme tous les captifs avait rêvé de liberté...

Il reprit ses lamentations.

— La corde ne cassera donc jamais. Ah! si je pouvais seulement m'allonger dans cette herbe drue. Le bonheur n'est pas pour les pendus. Je ne conseillerais à mon pire ennemi de se pendre... »

Des oiseaux passaient en claquant des ailes. D'autres, sur des branches voisines, chantaient. Des nuages plongeaient puis reprenaient du ciel pour montrer qu'ils étaient maîtres de l'espace. Le vent s'étant éloigné, la corde s'immobilisa. Le pendu ne connut même plus ce balancement qui donne l'illusion du départ. Il eut beau peser de tout son poids et de toute sa volonté. Branche et corde résistèrent. Sa dernière ressource fut de songer au sort enviable des noyés, qui flottent longtemps entre deux eaux avant de remonter et de voyager au fil du fleuve.



ROGER BODART

POÈME

A P.-L. Flouquet.

Ces toits gris, ce ciel de Toussaint,
Ces feuilles rousses sous ta porte,
Réveilleront-ils une morte
Qui viendra jusqu'au clavecin
Jouer suavement de sorte
Qu'une douleur monte en ton sein,
O Jeanne-enfant-des-chrysanthèmes!

« Qui m'aimera, qui m'aimera,
Si je ne m'aime pas moi-même? »

Nul ne te prendra dans ses bras,
Jeanne enfermée en ta maison,
Dans ces murs, ces portraits sévères...
Il te faut, Jeanne-enfant-poisson,
Errer dans ta prison de verre,
Errer inutile et déjà
Pareille à celles qui sourient,
Les Elises et les Maries,
Dans leurs cadres sur qui neigea
La fine poudre des années.

« Pourquoi rêver? Ma destinée,
C'était de vivre surannée... »

Mais Jeanne (on dirait une morte
Tant ce mal monte dans son sein)
Mais Jeanne ouvre le clavecin
Comme elle entr'ouvrirait la porte
De la tristesse de Toussaint.

PIERRE BOURGEOIS.

A TOUS LES COUPS ON FUIT !

A P.-L. Flouquet.

Toute proche et si distante,
Tant vivace et si mourante,
Sa maman hausse un halo
Sur un retour d'horizon.

Les parfums et la buée,
Du simple amour maternel
Font un anneau lumineux
Au doigt de l'éternité.

Dans le style impeccable et ténu
De l'encerclement et de l'encens,
Sa maman l'entoure et le protège
En glissant un miroir à l'abîme.

Elle a donné la vie en souffrant;
Mi-rieuse au travers des soucis,
De sa flexible fin elle accouche
Où s'épouvante son enfant-homme.

Le fleuve d'où l'on naquit,
Serait-il un souvenir
Quand on parvient à l'aimer,
Tombeau vapoureux qui monte?

L'amante est un voile;
Tremble et prend la forme,
En le réchauffant
Et en l'isolant,
De celui qu'elle aime.

Le tissu gracieux
Brûle et se blottit...
Songe-t-on à voir
Quand une dentelle
Joue au bouclier?

Elle a dénoué
L'univers, de l'homme,
En fixant l'écran
De sa toile tendre,
L'amante épinglée.

Le songe est étroit.
Il n'a point d'espace :
Pas un brin de vide!
La vie est coincée
Entre voile et lèvres.

L'ange était une ombre;
Eut peur pour le cœur;
S'étant faite voile
A couvert son homme,
Comme un berceau d'âme.

ALDO CAPASSO

ROCO INFINITO

*Al forte e schietto Poeta Pierre-Louis Flouquet,
con affetto ammirativo.*

Questo roco infinito,
Terra che vespro smèmora,
L'acre orgoglio di essere diviso
Dai silenzi del Tutto, dolcemente
M'estenua.
Sera bruente, ineffabili cose,
Come sgomente ali a lievi nidi,
Ovunque rèpidano !
Alfine lunge da carnali rose
E astute spine che costante offrivi,
Mio troppo lungo amore, nella trèpida
Ora deserta
Fra presenze inumane
Imparo l'alta, certa
Pace di chi depose
Le sue superbie vane.
Tacita linfa turgere,
In fra veli lunari, anch'io saprô,
Dormir pallidi sonni,
Con bocci schiusi appena,
Docilissima cosa
Della notte serena,
Quando il mio breve nome ignorerô,
Quando meco avrà morte,
Il terribile dono della sorte,
Di poter dire no.

MAURICE CAREME

VIPÉRINE

A P.-L. Flouquet.

Dans cette forêt rouge et bleue
Où surnoise tu assassines,
Le bruit nacré des carabines
Glace l'ombre des biches feues.

Et les écureuils que fascinent
L'exquise cruauté du jeu
Portent la magie de tes feux
Jusqu'au sommeil noir des racines.

Une plainte tombe parfois
Des vols de geais que tu rabats
A la cime ardente des chênes,

Mais d'une passe souveraine
Tu refais ce silence d'or
Où erre un souvenir de cor.

LOUIS CHARLES-BAUDOUIN

PRESENCE

Pour Pierre-Louis Flouquet

Vous savez ce que chante mon chant
Amants séparés qui vivez tout le jour pour le seul instant
Où vos pas se rejoignent le soir dans le frais des venelles
En le nouvel amour et la saison nouvelle.

Vous savez ce que chante mon chant
Vous les âmes liées plus fort que les amants,
Qui loin l'une de l'autre ne vivez qu'à demi
Dans la seule attente de l'ami.

Vous savez ce que chante mon chant,
Vous poètes qui n'aspirez qu'au moment où la muse sur
[vous se penchant
Parlera; et vous les amants du seul Dieu
Qui donnez tout pour l'heure d'extase et de feu.

Vous tous — ô vous seuls — vous savez le thème de mon
[chant et le sens
De ce mot unique : Présence.

*
**

O Présence le seul bonheur
Toi qui suscites, glorifies, détruis le cœur
Et ne laisses de ton passage que traces amères d'incendie
Et le cœur après toi n'est plus que désolation agrandie
Paysage volcanique et lunaire et contrée désertée !

Présence si cruel bonheur qu'on en vient à te redouter,
Et pourtant pour le cœur qui est vide sans toi,
Toi toujours accueillie avec ces pleurs de joie !

*
**

Instants de la Présence, ô rares !
Oasis le long du désert de nos jours avarés,
Cailloux blancs semés sur nos pas d'enfants perdus,
Voie lactée de points palpitants dans de noirs abîmes
[d'étendue !

Instants de la Présence, ô rares !
Vous les seuls qui comptiez, les jalons du chemin, les phares,
Qui vous appelez de loin dans la nuit par des signes
De lumière et d'entente ainsi que des yeux qui savent et
[qui clignent !

Instants de la Présence, ô rares !
Qui êtes, mêlant leurs parfums, les Iles Bienheureuses, le
[fragile archipel épars
Et le corps brisé de l'Amour
Et qui suffisez de former la signification des jours !

LOUIS de GONZAGUE-FRICK

PRÉLUDE AU SEPTUOR

A Pierre-Louis Flouquet.

Une étoile tombe
 du casque de Minerve
De son scintillement jaillit votre poème
 que nous venons cueillir
Comme un nouveau présent de la théogonie.
 Vous transfigurerez les imprécateurs
 déjà dispersés
 dans l'inconsistance de leur furie
Le divin délire domine l'ire
Et vos proches pourvus de la grâce justifiante
Suivent la trajectoire de vos signes incitatifs
 Qui font mistement onduler
Les moissons des orphéiales renaissances
 Pour l'ouverture du Septuor.

(Scola lunanorum)

RENAUD de JOUVENEL

POÈME

A P.-L. Flouquet.

Coiffé

comme un soldat de sa guérite,
blanc, jaune et vert
comme les feux maladifs des phares
d'avant-guerre,
matelot de soi-même
ivrogne de métier,
et tête-bêche en tout,
le poète renonce au truc du poème
qui lui permet de jouir
sans aller compromettre aux grands jeux de la haine
sa tête couronnée de plaisir,
sans décorer son cœur du mythe des médailles
tout honoré qu'on le sache enrichi d'aventures
et détaché de terre.

Il se veut nu devant Dieu,
dieu lui-même s'il veut.

Je le veux nu devant les hommes,
conscient du quotidien
souffrant de la souffrance énorme
du plus petit des siens,
les autres hommes.

Je le veux grand de la douleur des autres
et non pas seul auréolé comme un apôtre
de son vertige et de sa haine.

Sa haine, qu'il en fasse un drapeau
Son cœur saignant qu'il s'en fasse une peau
et s'il était celui qu'on nomme
un poète
qu'il soit enfin un homme!

YANETTE DELETANG-TARDIF

AUBE

A Pierre-Louis Flouquet.

Avant le monde révélé
Le premier bercement de l'eau
La première voix dans l'ombre
Avant la lumière des yeux
Le baiser dans les bouches
Le sommeil qui suit l'amour
Mais avant l'amour même
Où étais-je clarté close
Au cœur des fleurs du monde?

L'odeur d'un être était dans les racines
Des forêts de la nuit. Pour se livrer au vent
Il lui fallut passer les sèves et les âges
L'incarnadine épaula des aurores
qui soutenait le grand visage humain.
Alors un tel parfum fut connu dans un songe
que l'âme s'éveilla sans se savoir blessée.

Mais la source et la solitude souterraines
gémissent doucement la rappelant le soir.
Elle obéit parfois à l'enfance nocturne
Et revient dans le vent jusqu'à la terre ouverte
qui la respire avec le silence des arbres.

CARLOS DE RADZITZKY

HORS LE MONDE

A P.-L. Flouquet.

Les oiseaux nous délivrent le secret de leurs ailes
Traçant à chaque instant les signaux du destin.

Je suis tu es nous sommes aux rives du sommeil.

Le grand voilier penché des rouges aventures
Aborde en soulevant des gerbes de soleil.
Mon souffle qui nourrit ta peine quotidienne
Déroule au fond du cœur le ruisseau des présages,
Et nos ombres communes s'éveillent à la nuit
Les cheveux dénoués et pleins d'algues nocturnes.

Le désert du présent se recouvre des larmes
Qui passent sans nul bruit les rides endormies.

Ma mémoire abolie au sein de ta lumière
Ma main sur ton front clair, et ta main sur mon front
Berçant aux creux des paumes l'écume de nos rêves.

PAUL DERMEE

LE CAPRICORNE

A P.-L. Flouquet.

Les mains se tendent vers un flambeau
Qui leur échappe sans cesse
Flamme inversée qui sur la rétine se reflète
Mais que le cerveau ironiquement redresse

La vision d'un but mobile qui nous harcèle
Les mondes qui tournent en bourdonnant dans la nuit
chaude
Et les piqûres de leurs dards sur de beaux fronts
Dorés par de brûlantes veilles.

Amour et ambition — prendre et être pris
Passion solaire — ardeurs héliaques
Elie s'enlevant sur un char de lumière
Héliaste faisant descendre l'astre sur son désastre
Visées droit dardées au cœur de l'univers

Si les ailes poussent au Capricorne
C'est le vol engoulevent
Des inventeurs ardents et des poètes...

Si la corne du sabot lui a poussé
C'est l'escalade des plus hauts pics
D'où l'on peut dominer le monde...

SEBASTIEN DONGRIE

HOMME

A Pierre-Louis Flouquet, fraternellement.

Semblable au fût d'une colonne
dans la rafale des lumières
voici monter le corps d'un homme
aussi massif qu'un bloc de pierre.

Conforme aux lois de l'ossature
et maintenu par les vertèbres,
il ne connaît qu'une courbure
comme une voile sur la vergue.

Le grand triangle ouvert du torse
que le départ des bras étreint
s'appuie, tel un arceau de force
sur le triangle étroit des reins.

Et pour nourrir le jeu des muscles
de cette sève qui rutille
voici jaillir une âme rude
comme le feu du sang viril.

HUBERT DUBOIS

CONTE

A P.-L. Flouquet

*(Or le conte avait dit : Cherchez l'arbre qui chante
En place de l'oiseau qui ne sait que parler,
Et qui s'y tient, gardien d'une eau d'or qui l'enchanté...
Touchez ce bois, l'oiseau, cette eau : vous guérirez.)*

... Il y avait la plaie à guérir, notre plaie,
O frère, notre mal d'être en vie et mortels;
C'est pourquoi j'ai frappé sans remords son domaine :
Un corps — bientôt si nu qu'il parut irréel...

Mais depuis lors, quels temps nous dûmes traverser :
De gel tendus; de sang vêtus; pleins de sanies,
De visages pleurant devant nos cruautés !
Quels déserts... !

(Mais le conte : Ainsi fera la vie...

*Au moment qu'au mépris tu verseras ses dieux,
D'invisibles crachats frapperont ton visage :
Ne te retourne pas; connais-toi malheureux;
Comble ton cœur secret, son hôte abominable...*

*Frappe les tiens, te perd... ! Et n'interroge plus
Même tes pas, tes morts, ces pierres dans la brume...
Accepte d'être seul, ô mortel ! sans appui ...)*
... Or ainsi se perdait pour nous la solitude.

Etonnée la voix, notre voix s'éleva
Comme nouvelle, une douceur ailée en elle;
Un oiseau s'éveilla, notre âme alors parla;
Car plus rien n'attirait de notre nuit charnelle...

Nous ne vécûmes plus qu'auprès de cette voix
Divine; et le silence en nous était (Dieu vienne
Encor !) si lumineux et profond, qu'il chanta... !
(Un arbre ailé chantait au bord d'une eau vermeille...)

Au creux d'une fontaine un peu de ciel glissa,
Du ciel doré; nos bouches alors sont venues
A ce Dieu se coller, se prendre à cet or là...
(Si tu bois de cette eau, ta mort sera vaincue...)

... Ainsi par le désert du monde, notre fin
Terrestre, notre nuit, nos morts, nos dieux de pierres
Ont désarmé, Seigneur ! et nous parlent enfin ...
(Loin de la vie, ô Dieu ! la mort même est mortelle.)

— Un conte ainsi mourait, qui n'avait pas de fin.

MELOT DU DY

SALUT

A P.-L. Flouquet.

Mon cher qui me prête Lucile
Comme l'enfant la plus facile
Se rencontre au bord du chemin
Et bourgeoise et bohémienne
Lisant votre vie et la mienne
Dans les silences de la main
Raconte qu'une main saisie
Vaut la plus vieille poésie
Et que vaut-elle en vérité
Dites quand tout se dévalue
Qui précise qu'on vous salue
Au nom de quelque éternité
Dites quand l'éternité toute
N'est rien qu'une enfant sur la route
Où passe un poète disant
Tout barbouillé de paysage
A quoi bon laver ton visage
Tu seras vieille dans dix ans
Dites quand ceci nous écrase
Et quand le souffle d'une phrase
Longue mon Dieu longue n'est plus
Que ce silence bien plus vaste
Dites louange et vivez chaste
Au nom des merveilles, salut !

JACQUES DYSSORD

IN MEMORIAM

*En souvenir de certain bistrot
de Montparnasse où Pierre-Louis Flouquet
réunissait les poètes, ses frères.*

Gentil Flouquet, compère insigne,
Pur comme un jour de Chandeleur,
Qui converse avec les cygnes,
Avec les licornes, leurs sœurs,

Avec les poètes, leurs frères
Disputant aux ânes leur son
Et plantant dans la grasse terre
Pour l'y voir fleurir, leur bourdon,

A la pointe de Montparnasse
Qu'aiguisent les sifflets des trains,
Plus jamais, Flouquet, je ne passe
Sans te demander mon chemin...

Paris, 17 octobre 1936.

PAUL FIERENS

A Pierre-Louis Flouquet,

Quais dans la brume flous,
Maisons roses et grises,
Dans le filet des mâts et des cordages prises,
Au matin d'hiver, entre chien et loup;

Quais où ne-bat qu'un flot
Sans rumeur, sans écume,
Où s'éteignent les feux des lampes, de la lune,
Les chants de sirène et de matelot;

Flous comme sera floue, en ces heures sans gloire,
Toute contrée où nous aborderons,
Non plus dans un esprit, dans un air de victoire,
Ou parmi les chevaux de bois tournant en rond.

Mais au milieu des nuages qui s'effilochent,
Tristes drapeaux du ciel, peut-être éclatera,
Nous redonnant du cœur, des oreilles, des bras,
La voix lumineuse des cloches.

15 novembre 1936.

BENJAMIN FONDANÉ

TITANIC

A P.-L. Flouquet.

J'ai marché derrière quelqu'un et ce n'était pas lui.
Ce n'était pas une vraie rue,
une rue qui tout-à-coup se jette dans une autre,
et celle-ci à son tour
dans une rue de plus en plus grande —
Et soudain le bal des lumières jaillit de toutes parts.

Ce n'était pas la Ville ce qui éclatait là
comme un feu de Bengale,
mais un vague incendie allumé sous une eau,
une pluie de soufre et de cendres
un feu sans voix pareil aux aigreurs d'estomac
— une vieille rancune étouffée...

Il avançait toujours et ce n'était pas Lui.
Je le suivais. J'étais à deux pas de son ombre.
C'était une poursuite lente,
si lente et en dehors du temps
que l'aube tout-à-coup étala ses marais
et que l'on étrangla des coqs, qui éclatèrent
au centre du soleil —

un grand soleil réel qui me baisait la bouche!

JEAN GLINEUR

ÉLÉGIE

A Pierre Flouquet.

Ce pauvre homme, depuis la mort de sa mère,
Les malheurs se sont abattus sur sa famille entière
Comme des mouettes affamées au rivage de l'hiver,
Les deuils se succèdent, la honte et la misère.

Il pleure de désespoir :

« Mer sombre, mer à mourir, voix triste,
Chacune de vos lamentations vernies,
Gorge de douleur où la chevelure horrible
Mord comme un chien ensanglanté,
Chacune d'elle, une fine lanière de chair
Vibrante, pareille à la dernière larme de l'œil,
O mer à mourir, mer à dénicher une prière
Au fond de moi! »

Puis, il dit :

« Si vous êtes prudent à faire jouir mon âme
De la douceur perdue de votre Présence,
Dieu de mon épouse,
Choisissez et ne la quittez pas
Le demeure de l'enfant que vous m'avez donné,
Afin qu'ainsi Vous soyez
Invisiblement proche de ma détresse! »

IVAN GOLL

LES DORMEURS

A P.-L. Flouquet.

Les dormeurs ont fermé leurs poings de sable,
Baissé leurs paupières de rouille
Des draps de glace couvrent leur dépouille
Comme au musée les beaux héros de marbre.

Mais ce ne sont que des statues de chair!
Leur tête est rempaillée de rêves :
Vieux mobiliers en transit aux étoiles,
Et des loups stylisés hantent leur peur.

Dans leurs yeux vides comme ceux de Zeus
Nagent les femmes nues des journaux illustrés,
Poissons roses dans un bocal sans eau.

Ah quelle vie intense en cette mort fragile :
Aussi leurs ombres sont plus lumineuses
Que nos soleils de terre et nos illusions pauvres.

LEON-GABRIEL GRÔS

PRÉHISTOIRE

Pour Pierre-Louis Flouquet.

Vois-tu, cette terre de lianes et de fauves
Était humaine, elle est aujourd'hui une image
Millénaire mais qui jaillit à ton appel
Comme une source dans le désert où vont les hommes.
Les hautes herbes naissaient avec aisance, les arbres
Souples baignaient dans une écume solaire,
De belles étoiles pourpres écloses au vent de l'aube
Se déliaient de leurs tiges pour suivre le fil du vent.
De tant de flammes aucune ne brûlait,
C'était des ailes lumineuses, des diamants
Veloutés et langoureux au long des cils
Des biches, des demi-dieux de la forêt,
Si légères qu'un souffle les rejetait dans l'herbe;
Elles y tremblaient comme des graines, des pétales
En attente d'un vent plus fort pour leur voyage,
Leur découverte de la terre encore nue.
Et l'on disait : Le temps est venu de l'exode
Des messagères transparentes, ce pays
Sera voué au signe du cristal, des mille formes,
Avec des êtres changeants, des insectes hamonioux,
La terre de l'errance perpétuelle,
De la lumière sur des herbes si fragiles,
Si minces que l'air sentira la sève, le jour
Une lumière respirable pour quelques poumons,
Tout sera commun entre la terre et le ciel,
Et pour seule loi la règle d'argent,
Et comme princes les enfants de la lumière et de la pluie
Et la naissance de l'arc d'avant les hommes.

ROBERT GUIETTE

PASSAGE

Pour Flouquet.

Eclat d'étoile par le mur noir
éclat d'une peau de soleil
rien qu'un rayon comme une pointe
entre deux paupières de nuit

Le prisonnier demandera
quel est ce corps qu'il devine
Tout l'avenir comme une plaine
— Donnez-moi de pleurer d'espoir —

Veilleur aux fers
veilleur de vie les doigts en sang
Nul n'écartera les mâchoires
fauve de fer de froid de pierre

Dans une larme l'éclair aigu
s'étale et s'ouvre source de chair
Plus rien n'est sombre
Qu'attendre encore?
De l'autre bout du temps
c'est mon amour que tu attends

Tu vois
Je cours en pleurs d'espoir.

EDMOND HUMEAU

NUIT DU PAYS AIMÉ

A P.-L. Flouquet.

Il a dû nous interroger,
Le juste, avec les mondes de l'air;
Au moment de placer l'ombre,
Calculant le point d'éternité,
Consultant les routes passagères,
Quitte des nuages, quitte des récoltes.

— As-tu penché le ciel
A portée d'arbres roux?
As-tu mené les bois
Dans l'eau courante?

J'aide les voix communes
A passer plus loin que l'eau.
La nuit pousse sur les hommes
Maints convois de sable sec,
En grains du globe incliné
Qui toujours se détachent du roc.

Ensevelis, hommes ensevelis,
Chaque rocher de nuit éboulé,
Nous renouvelons le songe,
Innocents des plages ouvertes;

Nous dressons aux battues des vagues
Le corps d'un chevreuil lucide.

Une contrée neigeuse accroupie
A perte claire d'étoiles,
C'est l'aventure avec nous.
J'ai rencontré l'averse tiède.
Pas un homme ne reste au pays
Quand la nuit franchit le vide.

Ensemble les voix de la vague
Conseillent une dure existence.
Né de la nuit, tu l'as aimée,
Pays protégé de l'absence
Par le cours de l'eau divisée,
Heurtant les sombres marées de sel.

Fraîchis toujours le sang apparu.
La nuit mûrit les celliers du cœur.

MAX JACOB

LE SOLDAT QUI DISAIT
« Je sais mener un train »
(Ballade)

A Pierre-Louis Flouquet, remerciements.

I

Au travers de la neige arrêté, le train! C'était le Grand Fouilleur de neige : aval amont la Sibérie! s'était-il de faim et de froid arrêté? le train fouilleur épuisé de faim et de froid?

De faim las étaient les deux cambusiers du charbon et du feu las, et du tender. Est déserté par les deux traîtres cambusiers le train sans maître. Las de la faim, las! l'arrêt sans maître.

« Trahison! » dit le Commandant allant de portière à poignée, allant de wagon à wagon, aux flancs d'airain, au marche-pied du Grand Perceur de neige : « Pour suppléer deux déserteurs qui de vous sait mener le train arrêté dans la neige? » Aval amont la Sibérie.

Aval amont la Sibérie c'était le train à tric à trac : « Pour suppléer deux déserteurs... » Soldats dormaient tout au travers, tous ivres parmi les bidons vides et les cuirs. Sauf un soldat tous étaient ivres : « Commandant! je suis bon chauffeur et je pourrai mener le train ».

Le train charbon : « Commandant! je suis bon chauffeur! » Ainsi reprit-il son chemin, le train, chemin fouilleur de neige. Ainsi veut-il que la ferveur, ferveur de cœur, tue les ténèbres, insatiable d'action perfide. Lui!

II

A tric à trac, un peu plus vite et vite, il voit dans son ardeur le fleuve aux glaçons denses, le train! Le train, sans un arrêt, sans un arrêt sans un! comme un éclair, et chaud qui passe, un peu plus vite, un peu! le train éteint les villes, villes et l'horizon qui tourne bas, le train! la neige historiée des villages, sans un arrêt, sans un! A tric à trac, dans son ardeur, un peu plus vite et vite et chaud.

De faim, de froid, la nuit, les nuits, le jour, les jours, la nuit, sans un arrêt, sans un! Les gens qui l'attendaient depuis des jours aux gares — dans son ardeur, un peu plus vite et vite! les gens vers le fer transpirant, ivre, se levaient les jours, la nuit, suppliants, étonnés. A tric à trac, aval amont la Sibérie et les lacs de la faim, fleuves de froid étonnés de cette folie : sans un arrêt, sans un!

« Lui! je voudrais l'atteindre, le menteur de la chauffe qui sait mener un train! un train! » un peu plus vite et vite et chaud. Le commandant disait, gourde de laine, bestial de froid : « Dans ce vent froid j'ai peur, j'ai peur de perdre mon haleine! ». Aux plis d'airain du grand fouilleur de neige, le train! Le commandant, de wagons à wagons, bronchant sur les poignées, le marche-pied, le vent, le commandant! dans son ardeur, un peu plus vite et vite et froid.

III

« Par ta ferveur veux-tu? précipiter la mort, la mort? en lutte avec le Terme en lutte en lutte avec les Dieux; ainsi par ta ferveur veux-tu, veux-tu tuer les ténèbres, insatiable d'action perfide, toi! » A tric à trac, de faim, de froid dans ton ardeur un peu plus vite et vite et chaud. « As-tu pas

» dit, soldat, devant les soldats ivres, je sais mener un
» train, amont aval la Sibérie, parmi les lacs, les lacs de
» faim et les fleuves, fleuves de froid étonnés? Quel ordre
» as-tu reçu? quel ordre d'abandonner aux gares sans un
» arrêt, sans un! les gens qui t'attendaient, les gens! de-
» puis des jours aux gares suppliants, étonnés? »

» — Aux plis transpirants de ce train, chef, je tourne
» vers vous mes lèvres gercées par la peur, vaincu, vaincu!
» Comment lier ces roues et ces membres rapides? Devant
» l'œil du Destin Veilleur par quels jeux et cadrans dois-
» je serrer les freins? Aval amont la Sibérie je ne sais, ne
» sais pas renverser la vapeur le long des lacs de faim et
» des fleuves de froid, de froid. »

Comme un éclair bouillant il éteignait, l'éclair, les hori-
zons tournés, les villes, le train perce-neige! un peu plus
vite et vite : « Avant qu'au milieu des grands cris, des
» grandes douleurs, là Mort n'arrive dans les plis d'un
» train adverse, toi, brûle tout le charbon, brûle, sans en
» remettre, le charbon jusqu'aux cendres! Aux plis trans-
» pirants de ce train. Un peu plus vite et vite et chaud.

» Bien au dessus en haut des noires catastrophes, soldat
» ignorant, venu, noir, suppléer les cambusiers, les deux,
» bien au dessus dessus des noires catastrophes sont les
» Dieux, Dieux brillants couronnés de patience, ce n'est
» qu'à leur appel que tombeaux s'ouvriront. Ceignons-nous!
» toi et moi, de prières devant l'œil du Destin Veilleur, cei-
» gnons-nous le long des lacs de faim et des fleuves de
» froid. Soldat avant qu'elle n'arrive de loin, la Mort, dans
» les plis d'un train adverse, avant que tout ton feu ait
» brûlé le charbon, oh! avant qu'elle n'arrive la Mort, cei-
» gnons-nous de prières. »

GEORGES LINZE

POÈME

A P.-L. Flouquet.

Les Alpes sont belles
Comme une mâchoire de chien
et les marbres italiens
ressemblent à du ciel.

Mais les villes
pèsent
dans l'âme des hommes.

On ne sait pas encore
si leur pression
est éphémère,
si leur marque
est profonde...

Des jeunes filles
passent de main en main
et nous traversent
de siècle en siècle.

On les voit
dans la brume des quais
entre les fers et les murs,
espoir
secret
nauffrage
suicide

un peu de tout,
ou rien
on ne sait pas encore
si leur douceur
est du même côté de la vie.

Puis on apprend
que les fleurs de chèvrefeuille,
ailleurs
s'agitent comme des mains,
que les feuilles du palmier
ressemblent
à des squelettes...

La ville pencherait bien
à droite à gauche
comme une forêt

mais l'on ne sait rien de certain,
rien du secret
des jeunes filles
rien du secret
des mains,
des fleurs,
des feuilles,
des villes
qui sont peut-être des forêts

rien des forêts

rien.

GEORGES MARLOW

ESQUISSE POUR UN JASON

A P.-L. Flouquet.

JASON

Je t'apporte un adieu tout ruisselant encore
De la lumière éclore en cette ultime aurore
O terre que demain, je fuirai pour jamais!
Déjà, niant l'émoi des sites que j'aimais,
J'ai d'une main tranquille égorgé les colombes
Et brûlé les cyprès qui veillaient sur les tombes
De ceux dont le sang pur fait palpiter ma chair,
Et me voici, débile et nu, devant la mer
Où, les agrès choyés par l'embrun qui l'assaille,
Une nef amarrée au rivage, tressaille
De toute l'aventure enclose dans ses flancs...

Mystérieux présage!

Un vol de goëlands
Inflige à l'orient qu'il déflore, l'image
D'illusoires voiliers cinglant vers le mirage
D'une île en fleur parmi les embûches des flots.
Et tandis qu'infléchie au chant des matelots
La clameur de la vague en murmures s'effume,
Dans un halo d'azur, de perles et d'écume,
Brille, glisse, s'élude et se ravive encor
La lente effeuillaison d'une sirène d'or.
Mais quelle voix soudain, de la forêt lointaine

Réveille en moi le souvenir d'une fontaine
Dont ma lèvre a humé les rires avec l'eau
Et qui sous la contrainte exquise des roseaux
Epars en doux liens autour de ses cascades,
Dédie aux rossignols les jeux de sa naïade?

Que de fois ma tristesse émigra vers ces lieux
Mais que de fois aussi j'y vins guetter les Dieux
Dont le nom seul jadis, m'envahissait de crainte!

Ils descendaient du ciel à travers l'ombre sainte
Des temples et venaient confronter sans me voir,
L'éclat de leur visage aux décrets d'un miroir...

.....
.....

Bienheureuse la nuit, où d'amour consumée,
Diane m'apparut, secrète et désarmée
Dans le miracle en fleur de sa virginité!

Mille haleines rôdaient autour de sa beauté
Et docile au caprice ailé de ses mains blanches,
Une lune écroulée en blondes avalanches,
Diadémait d'argent les lys nés sous ses pas...

Je la voyais sourire et se parler tout bas,
Pure image en humaine apparence muée...
On entendait mourir la plainte exténuée
Des biches et l'aboi des grands chiens familiers
Derrière le rideau frémissant des halliers
Qu'entrebâillait parfois, devancé par le rire
D'une flûte, le masque hilare d'un satyre,

Rival d'Endymion, j'allais donc comme lui
Succomber à la lente extase de la nuit
Dans les bras tendrement vaincus d'une Déesse.

... ..
... ..

Mais hélas, ô Subtile, ô Redoutable, était-ce
Un crime pour un cœur sans blessure, d'oser
S'offrir en holocauste à ton chaste baiser,
Puisque éperdu de songe, à peine m'immolais-je
Que l'aube injurait de sa pourpre, ta neige
Et noyait ton royaume aboli sous les fleurs.

Délices des regrets, enchantement des pleurs,
Vous ai-je assez maudits en cette heure cruelle!

J'aimais, je me croyais aimé d'une immortelle,
Je défiais la gloire attentive à ma loi
Et voilà qu'un enfant ressuscitait en moi
Plus faible, plus tremblant, plus seul qu'à sa naissance.
Mon âme n'était plus que l'écho d'une absence,
Je me sentais mourir et revivre à la fois
Dans une assomption d'aromes et de voix
Où le rêve s'enfièvre au désir qui l'effleure...

MELEAGRE

Jason, l'ancre est levée. Il faut partir, c'est l'heure.

et cætera...

PIERRE-LOUIS MATTHEY

ALCYONÉE A PALLÈNE

(Fragments)

*« Il jouissait du privilège d'être immortel
tant qu'il se trouvait sur le sol où il
était né. »* Mythologie.

A Pierre-Louis Flouquet, comme un hommage confidentiel.

.
» Promontoire poussif où deux mers éternuent,
» Ne tenant que la vague et le ciel pour certains,
» Pallène où l'arche triomphale emprunte aux nues
» L'éboulement secret des soirs et des matins,

» Il est donc une terre où tous les pas enfoncent...
» Où la distance verte a son obscur parcours...
» Les bonds des oliviers, les soubresauts des ronces
» Rien ne peut dévier ces trajets sans retour!

» Il est donc une mer aux rides de pleureuse
» Berçant tout contre soi quelque soleil vieilli,
» Où des vapeurs du temps la colonne poreuse
» Ebauche la fureur d'un temple enseveli !

» Il est, il est un ciel qui sans bruit se dévide
» Derrière ses dragons éventés d'étendards...
» Où la lune soufflant dans sa trompe livide
» Ouvre la chasse étrange où pépient des regards!

» Là-bas les cillements du soleil sont des heures...
» La nuit, cet éclair noir, déplisse un lent dais bleu
» Rêveuse, et parcourant ses pensives demeures
» Se choisit une couche et s'étend peu à peu...

» Là-bas, portés puis déportés par leur durée
» Noyant non sans douceur les lits et les tombeaux,
» De fragiles destins dans leur robe trouée
» Explorent leur plaisir des greniers aux caveaux!

» Il me faut les suspens, les doutes, les reprises,
» Tous les pâles travaux d'un sang musicien...
» Les baisers chagrinés sous les étoiles grises...
» Les délices qu'aiguise un perfide entretien !

» Il me faut des longs pleurs les sillons mémorables...
» Les rites singuliers crêtant des repentirs...
» Comme un rêveur passif sous un bouquet d'érables
» Il me faut un ombrage alterné de soupirs!

» O mort, faiseuse de loisirs, écoute! écoute!...
» Toi dont la songerie étire des convois
» Il me faut, gravitant sous la funèbre voûte
» Un visage fidèle à l'anneau de sa voix... »

Il dit, à bout de souffle. Il encense. Il fulgure.
Sur des socles croulants ses yeux sèment des pas...
La barre de la mer relance l'envergure
De cette ombre engagée entre ses propres bras.

RENE MEURANT

L'ENFANT PRODIGE

A Pierre-Louis Flouquet, affectueusement.

A fouiller dans le tain des miroirs
tu t'es mis en exil
Tu crois aux fleurs croisées
qui marquent un traité d'âmes
A la transfusion du délire
par l'échange d'un regard
A la folie que l'on partage
comme un pain de vie

L'oiseau de foudre lèche ton front
de son ombre
Tu oublies la terre
tu oublies la corde
Tu marches entre deux airs
Tu te regardes
marcher à tes côtés

Mais que ta main marquée d'encre
se pose sur ton cœur
il s'arrête
Ton sang se couche
Il écoute
la fuite de ses battements
Alors les lignes parallèles
se brisent en une grêle
Tu revis le limon de la chair

le calcaire des os
la fin de l'homme
la terre

Alors la pourriture du monde
remonte entre tes dents
Tu revis les journées
dépecées de l'aube à l'aube
par les sirènes les cloches les ordres les râles
Quoi que tu fasses
tu te nourris de haine plutôt que d'espoir

Tu penses à l'homme candide
qui se frappe la poitrine
pour éveiller son cœur
Tu penses à l'homme candide
qui se baigne chaque matin
dans les paumes de Dieu

Tu penses au prophète
qui trahit les présages
change le feu
en eau
Tu penses au meneur de jeu
qui vend sa part
de la rançon du sang

Tu penses à l'émigré
qui transborde
d'une terre à l'autre terre

son maigre bagage
haines ravivées papiers lavés
à chaque passage
Tu penses à l'émigré
qui fouille les veines des villes
en quête d'une oreille d'une épaule

Tu penses à l'agitateur
qui porte par les villes voûtées
son message
ingrat
Tu penses à ce prospecteur d'émeutes
de morts violentes
que nourrit une étoile en place de cœur
à cinq branches

Tu penses tu penses
Tu penses à ces cachettes
où tes couteaux attendent

Tu aurais désespéré de l'homme
neuf mois captif au ventre de la mère
combien de neuvaines de saisons
forçat de l'homme
révolte
il te revient l'enfant prodigue

Juin 1936

ERNST MOERMAN

CONCERTO No 5 POUR FLEUR ET OISEAUX

*A Pierre-Louis Flouquet,
Animateur du Journal des Poètes.*

Femmes aux lèvres rouges,
Vous naissez toutes
un ruban rouge au cou.
Toute femme aux lèvres rouges
qui naît avec un ruban bleu
est la sœur d'une jumelle morte
un ruban rose au cou.
Le dernier air du tombeau
abreuve les cheveux de la morte,
et les rubans roses, blancs et bleus
respirent ses derniers cheveux.

On reconnaît l'une des sœurs jumelles
à celle qu'on aime.
On reconnaît l'autre,
à ce qu'elle s'est mise en deuil
pour mourir.

La Mort fait un faux pas
et se trompe de jour.
Elle ne croit plus en Dieu
et nous bénit malgré nous.
Les oiseaux prisonniers dans des maisons en verre
regardent le ciel et ne s'en servent plus.

Les bateaux à la dérive dans leur bouteille
respirent mal.

Les mâts y meurent debout,
et il faut à leurs voiles,
des siècles pour sécher.

Les oiseaux et les bateaux sont des enfants
qui font des projets pour quand ils seront morts.

On reconnaît l'une des sœurs jumelles
à celle qu'on aime

On reconnaît l'autre
à ce qu'elle s'est mise en deuil
pour mourir.

Dans cet été nourri de poudre d'or,
les oiseaux se posent sur les lèvres peintes,
et toute femme aux lèvres rouges
est en état de légitime brugnon.

GEO NORGE

A P.-L. Flouquet.

C'est trop que l'on mâche
d'arides herbages
la trique levée
sur un front sans tache!
Carosses des nombres
ornés de décombres,
que faisait l'esprit?
L'esprit dans sa grange
aux maigres moissons
écoute des anges
de mauvais conseil.
Un rais de soleil
luisait sous la porte.
Lumière es-tu morte
sans pousser un cri?

Trompeuse beauté
tu parlais de Dieu
et de liberté
le mors aux machoires.
Et toi, pureté
douce pureté
tu chantaux au mieux
des chansons à boire.

PAUL PALGEN

NORD-EXPRESS

A P.-L. Flouquet.

Boules inégales têtes qui roulent
au bord de la piste courbe d'éclairs,
roulis des cœurs et tangage des âmes
doux heurts aux parois des cercueils de chair.

Fuite funèbre du vent dans les cris
d'un champ moissonné de mouettes blanches
aux coups de tranchoirs d'ailes noires d'anges
fonçant dans le cône infini des nuits.

Sabots d'acier qui dansent
sur les rails parallèles,
rythmes aux cous tordus
équilibres de chutes.

Les ténébrions dans la laine noire
grimacent, culbutent, hèlent à cris
courbes avec dents et langues de scies
toutes les noirceurs du monde immobile.

Troupeaux de pieds noirs, le silence et l'eau,
fantômes gelés sur les étendues,
fluides villages aux toits de fumée
et glissant le long des sentiers ténus
des paysages abrupts de la pluie.

Va-t-elle boucler sa boucle ma course

ou, rebondissant, va-t-elle épingler
la Croix du Sud au poil de la Grande Ourse,
cueillir la balance à peser les pôles,

Va-t-elle tomber là-bas dans le vide
où la terre s'incline au delà de son bord,
plonger, resurgir en ruant, clownesque,
les pieds aux épaules.

Que me veux-tu, squelette, œil monoclé de blanc,
Je ne La connais pas, c'est un boa des jungles,
Sa peau est froide et lisse, Elle houle en dansant
selon le flot debout d'une Atlantique douce

de miel, de sang, de chair qui la gonfle et dégonfle
en allumant des feux de diams et de perlouzes
aux phares minuscules des archipels drus
de colliers sur son corps en atolls qui ondulent.

Je ne La connais pas, je n'aumône les ladres,
je suis des Garamantes nourris de serpents
qu'ils cueillent sur les arbres
aux caresses de plume de leurs flûtes d'argent.

Laisse, voici que l'ombre et les ténèbres blanches
se rangent au fond de la nuit,
et les chiens noirs se sont enfuis
dans un rire de l'autre monde,

laisse, le jeune jour prussien n'a plus de rides,
je ne La connais pas et je ne La crains plus
et son sifflement vain se dégonfle et se vide
sur le riant tombeau d'un sultan seljoucide
du Zoo de Berlin.

PHILIPPE PIROTTE

POÈME

*A Pierre-Louis Flouquet,
avec amitié.*

Une étoile pâle et nue,
une étoile qui a faim,
frère, luit sur ton chemin
possédé par le vent triste.

Tu le gravis lentement
vers le sommeil du village;
est-ce ta maison là-haut
qui reste éclairée encor?

Vas-tu frapper à la porte
avec la joie du retour?
Qui t'attend auprès du feu
avec sa beauté tranquille?

Et quand tu apparaîtras
avec ton regard de songe,
avec tes bras grands ouverts,
quel nom va crier ta gorge?

Frère, émigrant éternel,
je suis venu t'accueillir
avec l'éclat de mon cœur
pour te guider vers la paix.

Prends-moi par les deux épaules,

regarde-moi dans les yeux;
je suis l'ami du silence,
des bêtes et des étoiles.

Chemine vers la maison
où l'on aime simplement
Dieu, l'amour et la raison
jusqu'au bout de son destin.

On cultive là son champ;
on boit le vin de sa vigne;
les chambres sentent le pain
que l'on cuit avec son blé.

Tu découvriras enfin
la calme sérénité
entre les quatre murs blancs
de ce refuge inconnu.

Tu verras par la fenêtre
le ciel et la franche terre
et l'on te laissera vivre
sans t'importuner beaucoup.

Puis tu mourras lentement
un jour de Vendredi Saint
ainsi que mourut ta mère
loin de son pays natal.

Alors ce sera fini

et quatre forts paysans
feront même le signe
de la croix près de ton lit.

Et, le soir, trois jours après,
une étoile pâle et nue,
toute seule au fond du ciel
luira sur tes yeux éteints

et ton cœur pacifié.

CHARLES PLISNIER

MÉRITER LA TERRE

A P.-L. Flouquet.

J'ai mortellement mal aux larmes qui reviennent
aux yeux sans cils du soir aux cœurs mal endormis
des morts qui font leur chant de source aux roses-naines
qui couvent la folie au flanc de mon ami

La langue des saisons mes mains a brûlées vives
Voici le sol sans sel le ciel et les moussons
Que donnerai-je au vent qui vient sucer mes vitres
si mes songes dépris refusent l'horizon.

Il faut tirer de soi ces cris laissés par l'aube
et qui sont descendus se mêler aux coraux
de sang à l'algue suppliante à ce terreau
sans levain qui tient l'âme et les semences chaudes

Soit Et je voue ainsi ces cris trempés de moi
et je m'ouvre sans bord à la splendeur du vide
Les portes du désir tombent mortes La joie
charge un sang qui s'acharne à mourir plus qu'à vivre

Quel fantôme égaré marche en mon oraison
et joint ses mains de soufre et soi-même se prie
Les oiseaux abattus sur ce cœur se sont pris
et regrettent le ciel leur petite prison

Je fuis ce pas qui marche en moi qui me laboure
Me fuir Voici la rive où je me dois coucher
attendre que les pluies aient défait cette chair
mis ce squelette nu qui ressemble à l'amour

MATHILDE POMES

LE RÉVEIL DE CORNÉLIE

(Fragment inédit)

*A Pierre Flouquet, qui conserve, homme,
ce qu'il y a de plus pur et de plus beau
dans l'enfant.*

Hommes, enfants grandis, ah! vous ne savez pas
Que tout le monde offert et toute cette terre
Qui vous tente, à jamais ne sont pour votre mère
Que la lice où son cœur bat à vos premiers pas.

Très heureuses, ô vous qui, jusqu'à votre couche
Déjà presque froidie, entendez ces pas frais
Et, de vous désertées, ayant perdu vos traits,
Pouvez-vous reconnaître au nom qui, sur la bouche

Des êtres nés de vous, vous fait cette figure
Calme, solide et haute accordée aux vrais morts,
Ceux qui surent garder leur âme dans leur corps,
Afin de rendre aux dieux une œuvre sans fêlure.

Mais celle qui, brisée avant que de finir,
Sent s'écouler de soi comme une pure essence
L'adhésion à vivre et la fuir l'assurance
De sa propre durée et de son avenir;

Qui, sur le sombre seuil, ne tourne point la tête
Une dernière fois à l'appel des vivants,
Dans les pas de ses fils met ses pas chancelants,

Pleurante et non pleurée accomplit sa défaite

Et consent au néant comme au suprême bien,
A celle-là n'échoit point, dieux, la part commune;
Mais quelqu'un d'entre vous, cruel, la poursuit d'une
Haine tout implacable et farouche, et que rien

Ne pourra contenter qu'une multiple mort;
Car sachez-le, puissants, contre cette justice
Plus puissante que vous, qui veut qu'on ne périsse
Qu'une fois, transpercer des flèches dont le sort

Transperça Niobé la triste et condamner
Une mère, avant l'heure, à saigner dans la chair de
Sa chair, iniquement c'est vouloir qu'elle perde
La vie autant de fois qu'elle sut la donner.

Que vous avais-je fait? Quelle douteuse offense
Expié-je? Vous est-ce crime d'aimer trop?
Ou voulez-vous, par moi, signifier plutôt
Que l'être est criminel par sa seule présence?

GASTON PULINGS

LA FLAMME D'ARGENT

*A Pierre-Louis Flouquet,
pour lui dire mon amitié et mon admiration.*

De son gant de velours
Le printemps a levé
Le rideau de la nuit.
L'hiver s'en est allé
Sous des brumes de pluie.

Jeunesse de ce cœur
Toujours inapaisé
Qui retrouve l'ardeur
Au souffle du baiser.

Tout me paraît sans ombre
Et je suis effacé,
Je brûle un feu sans nombre
Me prend dans sa clarté.

Cette joie qui m'aspire
Me descend droit du ciel.
La saison me déchire,
Je reviens au réel.

Plus de fausse lumière,
Plus d'amour trop frileux,
La sève qui m'altère
Monte, défait le nœud

Du manteau de ténèbres ,
Où mon corps attiédi
Ne laissait aux vertèbres
Qu'un repos étourdi.



Printemps que ta flèche est directe
Pour traverser ma passion,
Tu me surprends, je me délecte
D'être ton jeu, ta fiction.

Printemps vieux thème si facile
Pour réveiller les amoureux.
Coquin! Tu viens en ordre utile,
Ton retour reste aventureux.

Tu me secoues, je me donne,
Je chante une nouvelle fois;
Je prends ces fleurs, je me couronne
La tête aux cheveux blancs déjà.

Esprit du cœur, raison de tête,
Cette ivresse de l'infini
M'exalte dans cette conquête
Qui me possède et me grandit.

Le pommier fleurit blanc et rose,
Mes pieds foulent l'herbe du pré,
C'est ce soleil qui nous arrose
De pollens chauds, énamourés.

Et toi aussi je te retrouvé
Pareille à moi, même alibi.
Tu me paraïs, Eve m'approuve
Notre secret est bien trahi.

Te voici, car à deux ensemble
Nous parcourons l'été choisi
De notre amour penché qui tremble
Au calendrier de jadis.

Dans ce passé des jours sincères
Tout n'est que feinte et puis qu'aveu;
Notre vouloir de nous soustraire
Pour nous retrouver plus heureux.

Nouveau regain d'amour fidèle
Qui s'alimente dans sa loi,
Se divertit au jeu se mêle
Pour varier le don de soi.

Amour encor qui nous anime,
Donne à sa fougue une valeur,
Nous en avons capté la mine,
Nous en exploitons le bonheur.

MAURICE QUOILIN

L'ÂME ET L'ESPRIT

*A Pierre-Louis Flouquet,
pascalien.*

L'esprit qui n'est qu'orgueil, l'esprit
Cherche Dieu sans humilité.
Ignore-t-il que ceux qui prient
Connaîtront seuls la vérité?

L'esprit veut monter, comme l'âme.
Mais pour lui le ciel est fermé.
Dieu jette des oiseaux de flamme
Et ne répond jamais.

TRISTAN REMY

CHANSON

Pour le camarade P.-L. Flouquet.

Flouquet, camarade Flouquet, cher camarade Flouquet,
Dans leur solitude
Les hommes cachent, tatoués sur le cœur,
Une croix de silence et de mauvais sang.
Les usines chantent la *Marseillaise*
Comme le phono du petit café, près de la Bourse,
Où tu me faisais boire la bière neigeuse
Dans un verre troué.
Les machines grincent un *Ça ira*, sans huile.
Ni vinaigre.
Il n'y a que le sel des vengeances qui jette un pont branlant
Entre le présent et l'avenir.
Dans les casiers de la vie tout est plein.
Il n'y a plus de place pour l'espoir
Et le sommeil traîne le boulet des rêves.
La valse exaltante de fusils sur l'asphalte
Et l'envol des cris par la porte ouverte
De la cage thoracique
Débarrassent la rue de ses multitudes.
La publicité fuit devant les tracts photocopiés
Fleuris de faute d'orthographe.
Les grévistes sont des saints pour des mois inconnus
De chaque côté des vantaux des cathédrales occupées.
Dans le ciel sans fumée
Les cheminées dressent des potences
Pour les mauvais larrons que nous sommes,
Flouquet, camarade Flouquet, cher camarade Flouquet.

Tes tableaux qui hurlent le destin des sacrifiés
Voués aux peines éternelles
Sont accrochés le long des murs où les échos
Fatigués, las de courir
Se sont écrasés en des phrases vengeresses.
Les penons des flèches s'épanouissent sur les briques tendres,
Tandis que les enfants feront des pâtés, avec du sable,
Dorés comme les vrais.
Le temps est passé de la multiplication des pains.
Au marché des femmes en carton-pâte
Ramassent des oranges qui sentent l'éther
Pour anesthésier leurs crampes d'estomac.
Puisque tous les hommes ont perdu leurs drapeaux
Derrière quelle barricade de détritüs vont-ils se battre?
Leur figure, camarade Flouquet,
Est à l'image de leurs passions :
Indécise
Il faut des fards à la Vérité pour qu'elle résiste
Au siècle de l'électricité.
Le Golgotha n'a plus que des mannequins
A offrir aux foules prosternées.
Mais, pourquoi, camarade Flouquet
Cher camarade Flouquet
Le cœur du poète bat-il toujours
Comme la pendule de l'Observatoire?
Parce que... Parce que...
Les pauvres lui demandent l'heure
A n'importe quel moment du jour.
Il faut qu'elle soit juste comme un pardessus
Pour cacher le squelette
D'une foi,
Morte.

PIERRE REVERDY

FRONT DE NUAGES

A P.-L. Flouquet,
*Très amical hommage à l'animateur
désintéressé, au poète.*

Sous le vent qui chasse
Sous le vent qui chante
Le Vent de la mer
Le cœur lourd dépasse
L'esprit qui le hante
Le temps est amer
Le ciel bas se masque
Et l'espoir s'efface
Dans mes yeux ouverts
J'attends que tout passe
Ma douleur plus basse
Sous le front couvert
Aucun secret dans les rides inextricables de tes mains
Aucun regret dans ton regard qui ouvre le matin
Même l'oubli du sang qui coule
Goutte à goutte des sources du Destin.

ANDRE SALMON

SAINT ANDRÉ

(Fragment)

A P.-L. Flouquet.

Mes Pères des missions
Ce qui doit être l'est sans votre permission
Le diable porte pierre et fait vos commissions
Mais hors que d'en mourir
Puisqu'il faut des martyrs
Vous perdez votre temps
Vous perdez votre zèle
Ce que vous commandez est depuis si longtemps
Fait, servi et porté par de promptes gazelles
Ou d'humbles bourricots pour un jour pourvus d'ailes.
Vous ne sauvez pas plus de petits Chinois
Que ces petits acteurs promus petits curés
Que ces petits garçons nés pour les simulacres
Ces danseurs dépouillés pour en faire des diacres.
Craignez
Pères, de rien former en vos maisons d'Afrique
Sans ravir un client dévôt au féticheur
Que quelques tirailleurs
Mieux que d'autres adroits
A partir du pied droit
Servir à la cantine

Comme ils sonnent matines
A servir comme il faut chez le maître tailleur
Au petit lazaret ou bien dans la musique.

Laissez courir le temps, laissez s'épandre l'onde
Le sauvage verra sur quelque jujubier
Sur quelque bananier
Le poteau de torture à miracle fleurir
De blanc par votre mort, Pères aux noirs habits
Celui qui fait si bien bruire nos oliviers,
La parole d'André fera le tour du monde
La mort fera fleurir tous les arbres de vie.

MICHEL SEUPHOR

NOUS FÊTONS PIERRE-LOUIS FLOUQUET

Ici fais place à l'amitié, et que finissent les querelles.
Rien n'est meilleur que l'amitié, et ceux qui lui font
Ont tort, [sourde oreille]
Sont morts
De sécheresse.

Ils n'ont connu le doux parfum
De la jeunesse,
De l'affection : la fleur qu'aucun
Orgueil n'acquiert
Et que le riche perd
S'il croit tenir avec son or
Ce qui n'a pas de prix.
Ceux-là sont forts
Qui la cultivent dans le nid
D'un cœur ardent et généreux.

Hurrah, pour l'amitié!
Bouquet de paix et de simplicité.

Ici fais place à l'amitié et que chacun se trouve à l'aise.
Rien n'est meilleur que l'amitié, grands et petits à cette
Venez vous réchauffer, [braise]
Vous restaurer.
Venez sécher vos larmes
Autour de ce bon feu :
En cette fête n'y a pas d'envieux.

Le solitaire est là, qui trouve sa famille;
Le travailleur est là, pour la joie que distille
 Une heure de repos.
Ce fils de riche n'est pas de trop :
 Serait-il un glaçon,
Son cœur se fond à ce foyer.
 Parmi les mieux chauffés
 S'entend le vol des muses...
 Abandonnant la ruse,
 Les bons poètes, bons garçons,
 Entonnent la chanson :
Foin de tous les fiers du monde
 Et de tous les malins,
 Où peut-on être mieux
 Qu'avec un vieux copain!

 Hurrah, pour l'amitié!
Chaleur de paix et de simplicité.

Ici fais place à l'amitié, que tout soit pénétré de joie.
Rien n'est meilleur que l'amitié, et si le monde entier n'y
 Nous y croyons : cela suffit. [croit
Sans amitié rien ne se fait, ne se construit.
 Fraternité, entr'aide et bonne volonté
Sont le seul capital qui fait une société,
 En constitue la base,
 Le plan de chaque étage.
Ah! n'oublions jamais, amis, cette sagesse;
 Tout le restant n'est que paresse
 Et inutilité.

Ne cherchons pas à raffiner,
Ou discuter midi à quatorze heures :
La vanité nous leurre!
Soyons joyeux, puisque nous sommes réunis,
Loin des grincheux et des esprits farcis,
Puisque nous sommes frères
Malgré les ruines de la terre.
Tout serait-il détruit,
Ici vit le crédit,
Ici vit la confiance
Que nous apprit Flouquet de France.

Hurrah, pour l'amitié!
Gage de paix et de fidélité.

ANDRE SPIRE

MAIS VOUS !

Pour Pierre-Louis Flouquet

Têtes nues, cheveux au vent,
Allez de votre pas alerte.
Portez vos livres, vos serviettes,
Allez ! Causez ! Riez, riez !

Ah ! chers amis, les rues sont claires,
Radiieuses sur votre passage !
Qu'ils sont gais les vieux trottoirs,
Les galeries, les cours, les jardins
Où passent, repassent vos jeunes couples.

Qu'ils sont éclatants vos yeux
Qui se regardent, se baisent.
Vos yeux ruisselants de soleil,
D'amitié franche et d'amour avoué.

Les nôtres riaient-ils ainsi
Sous les bords plats de nos haut de forme,
Au temps du Vachette, du Soufflet,
De Moréas et de Verlaine ?

Rayonnaient-elles nos redingotes,
Et nos haletantes lavallières
Faisant la navette au galop
De la rue Saint Guillaume à la rue Soufflot ?

Et nos moustaches, nos impériales,

Nos pattes de lapin, nos barbiches,
Nos barbe-en-pointe, en éventail,
Étaient-elles heureuses, joyeuses,
Dans nos bibliothèques sans blouses claires,
Nos salles de cours sans bas de soie ?

Et, dans nos garnis à crapauds de reps,
Aux lits d'acajou à doubles rideaux,
Aux cuvettes sans pot-à-eau,
Qu'étaient-elles donc nos détenteuses ?

Faut bien que jeunesse se passe
Tandis que mijote le diplôme,
Et la pucelle que, là bas,
Préparent et parent deux familles !

Celle qui, yeux baissés, vous attend,
Tricot, piano, aquarelle,
Fils-tirés, macramés, recettes de cuisine,
Et, dans neuf mois juste, l'héritier.

Ah ! chers amis, les rues sont claires,
Aérées sur votre passage,
Et qu'ils sont purs vos yeux
Qui se caressent, se baisent.

Qu'ils sont purs vos sourcils en arcs,
Le vernis rose de vos ongles,
Le rouge de vos joues, de vos lèvres
Qui jouent dans le même langage !

Le langage sincère d'égaux,
Nourris des mêmes chants, des mêmes poèmes,
De tous les courants, les remous,
Du fleuve, long déjà, de vos vies.

Tant de jeux d'enfants, d'agaceries,
De fleurts, de mains enlacées ...
Qu'il est fou, mon Dieu, celui-là
Qui croit prendre le premier baiser !

Qu'il est fou, mon Dieu, qu'il est niais
Celui dont le cœur se pince
En pensant aux baisers donnés
A d'autres par la bien aimée !

Mais vous, droits, cheveux au vent,
Scandalisant les vieux trottoirs,
Les vieux parterres, les vieux visages,
Vous allez à pas décidés,
Aimant, aimés, quittant, quittés,
Riches des baisers reçus, donnés,
Vers des baisers plus chauds, plus graves.

LUCIEN-PAUL THOMAS

N'ÉCARTE PAS LES OISEAUX D'OR

A P.-L. Flouquet.

Laisse monter ta flamme
au plus haut de ta vie :
la fumée qui se tord au fond de l'âtre
ne saura menacer dans sa splendeur
ni séparer de son audace
la colonne de feu
qui s'en va droite vers les cimes!

N'écarte pas les oiseaux d'or
et d'écarlate
qui peuplent de leur vol
le ciel de ta pensée
et font à ton rêve émerveillé
un dais mouvant de lumière
et de prodige!

Loin du lac paisible
où le saule enchaîné
baigne en tremblant ses cheveux verts,
lance au delà des nues
la flèche avide,
ardente comme un cri
inextinguible,
la flèche qui s'enfuit plus haut que l'aile
vers le centre magique
où bondit l'élan de tes veines!

GILBERT TROLLIET

POÈME

A P.-L. Flouquet.

Qu'il apporte les dons lumineux, la pensée
Frêle et forte au milieu de la nuit amassée
Comme le point du jour et qui tarde à venir.
Qu'il répande les dons vivants du souvenir :
Tout un peuple d'oiseaux, jadis, à l'heure chaude
Des fenaisons, les fruits suaves qu'on maraude,
Un jardin qui s'endort aux fins d'après-midi
Dans l'émerveillement et le silence où
Mieux que le battement des cloches — puis le songe,
Son éclat redouté, son âme qui s'allonge
En nous avec la nuit venue, et la forêt
Mouvante, où mes démons se parlent en secret.

De « *Paysages confidentiels* ».

HENRI VANDEPUTTE

POÈME

Compliment n'est pas offense.
Il faut laisser ouverte pour l'admiration
La soupape du cœur.
Il faut toujours dire ce qu'on pense
Même si l'on a l'air d'être flatteur.
Il faut écrire « Gentil Flouquet »
Parce que c'est vrai.

C'est vrai qu'il est gentil et qu'il nous plaît.
On peut ajouter « Trait d'Union ».
Il a uni le lecteur à l'auteur.
Et — ce qui est plus fort — les auteurs aux auteurs.
Il assembla dans un journal les poètes.
Flouquet était le ruban du bouquet.

Et ce n'était pas jeu de littérateur.
Il est né pour aimer, il voit les âmes.
Et, dans la touffe que serrait sa main
— Poète, il sait dire qu'il aime —
On a vu briller les fleurs du jardin
De Flouquet lui-même.

Celles sauvages de ses passions
Et qui ressemblent à ses jolis vagabondages.
Celles qui montent droit, blanches et sages,

Comme ses mains lavées pour l'adoration.

Il a été notre missionnaire,
Le directeur et le colleur de timbres,
Celui qui marche devant en portant la lumière
Et que derrière on voit quelques instants plus tard
Chuchotant aux traînards « Inutile de geindre ».

Il souriait avec fierté la flamme au poing.
Il sourit en douceur à nos petits chagrins.
Nous le voyons comme un sourire.
Et c'est encore le compliment le plus coquet
Qu'on puisse faire à notre ami
Pierre Flouquet.

EDMOND VANDERCAMMEN

RÉVEIL DU POÈTE

A Pierre Flouquet

Lorsque l'aube s'avance et gagne mon désir,
Je guette une douceur à peine commencée
A la vitre promise aux nouvelles marées
Du monde. Obscur encor d'avoir laissé mourir
La nuit, mon chien m'appelle au grand secret du feu
Qui s'enroule au matin comme un reflet de Dieu.

Le songe a-t-il jeté des larmes souterraines
Pour mériter le jour sans me dire sa peine ?
Il sent l'herbe et l'amour, la terre et le pardon;
Il s'accorde à mes yeux, découvre en la maison
Les trésors que la femme a cachés pour sa grâce.
Le songe est-il ma vie ou rien que chaudes traces
Où paraissent les mains des naissantes bontés?
Le songe est-il ce corps aux seins jamais blessés
Qui m'attend sur le seuil et fait signe à l'été?

Me voici dans ta chair, campagne,
Plus tendre au cœur de l'abandon.
Les purs lambeaux des horizons
Sont descendus d'une montagne :
La providence qu'ils m'apportent
Ne touche pas les voyageurs .
Mais de l'azur garde la porte
Où vont prier les moissonneurs.
Lumière, lumière, lumière,

Suis-je coupable avec les pierres
De désirer les profondeurs?

Quels invisibles bras allongent la jeunesse
De l'ami qui m'enseigne à rêver d'autres chants?
Tous les hommes ont-ils dressé contre le vent
Les mêmes frondaisons de sève et de promesses,
Tendu la voile blanche au milieu des raisons
Qu'un marin célébrait dans l'oubli des saisons?

Salut, vieux laboureur! Quelque chose ici-bas
M'annonce un autre ciel plus léger sur nos toits.
Salut, mes paysans! La terre est maternelle,
Onduleuse aux épis comme aux âmes des belles.
Du profond de l'enfance où j'ai cherché la peur,
Voici monter enfin la première lueur
Du plaisir. Salut, femme, épouse des années!
Je partage ta vie aux ombres ignorées
Et consens d'adorer tes secrètes splendeurs.
Salut, visage heureux présent dans mon miroir;
Buvons cette lumière égale à nos regards !

ROBERT VIVIER

HYMNE

A P.-L. Flouquet.

Sois remercié pour cette heure,
Cette heure-ci, et rien de plus.
Puisqu'aujourd'hui les yeux affleurent
A la surface de la vie,
Puisque tout visage a perdu
Son refus, sa gangue éternelle.
Puisqu'aujourd'hui, rien qu'aujourd'hui,
Coulent du même flux
Les bras des femmes charnelles
Et le lait des cerisiers.

Oui, je sais que les êtres changent,
Qu'un doux artiste aux mains étranges
Détruit les jeunes corps
Pendant que nos yeux les surveillent...
Pourtant, nous vivons encore.
Pourtant, ce sont toujours les hommes,
Et c'est toujours la terre et le soleil.

ARSENE YERGATH

Pour P.-L. Flouquet.

Vivre immensément, vivre!
Ciseler la Douleur
Et ses formes secrètes.
La hausser sur l'autel
De la pure démente.
La frapper de vertige,
Et la serrer ainsi
Qu'une tête d'enfant,
Sur son cœur où déjà
Se creuse son image.

un don de la fée des neiges



Electrolux.

**ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE VAN DOORSLAER, 53, RUE
SEUTIN, A BRUXELLES, LE TRENTÉ ET UN
DÉCEMBRE MIL-NEUF-CENT-TRENTÉ-SIX.**

ÉDITIONS

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Ouvrages Hors-Série

Publiés par les soins de Pierre-Louis FLOUQUET

65, rue Van Artevelde, BRUXELLES (Belgique)

SERIE POETIQUE

Raymond DATHEIL. Les Signatures Naturelles	10 fr.
Paul DEWALHENS. Le Cri sous la Tente	10 fr.
Sadi de GORTER La Randonnée des Hommes Perdus	10 fr.
Carlos de RADZITZKY. Harmonika Saloon	10 fr.
- - A vol d'oiseau	10 fr.
Henri FERRARE Rose Mystique	10 fr.
Pierre-Louis FLOUQUET. Corps et Ame (Epuisé)	10 fr.
- - Transfiguration du Furieux	10 fr.
Benjamin FONDANE. Ulysse (Epuisé)	10 fr.
Edmond HUMEAU L'Amour en Tête	10 fr.
René MEURANT. Naissance de la Révolte	10 fr.
Olivier MEURICE. Connaissance du Printemps	10 fr.
Ernst MOERMAN. Fantômas 33	10 fr.
Charles PLISNIER. Déluge	10 fr.
- - Babel	10 fr.
Edmond VANDERCAMMEN. Le Sommeil du Laboureur	10 fr.
- - Naissance du Sang	10 fr.
- - Saison du Malheur	10 fr.
Arsène YERGATH. Le Tisseur de soies	10 fr.
Manuel Maples ARCE. Poèmes interdits	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed. Vandercammen.)	

TRADUCTIONS

Rainer Maria RILKE. Le Livre de la Vie Monastique	10 fr.
(Traduit de l'allemand par Henri Ferrare.)	
Ilarie VORONCA. Poèmes parmi les Hommes	10 fr.
(Traduit du roumain.)	
Alexandre BLOK. Elégies	10 fr.
(Traduit du russe par Lucie Dokmann et L. Charles Baudouin)	
Max AUB. Fable Verte	10 fr.
(Traduit de l'espagnol par Ed Vandercammen.)	

" Les Cahiers du Journal des Poètes "

Direction Générale : Pierre-Louis FLOUQUET
65, Rue Van Artevelde, 65 - BRUXELLES (Belgique)

COLLECTION 1936

CAHIERS PARUS :

1. Janvier.	Céline ARNAULD. <i>Heures Intactes</i> . Poèmes . . .	10 fr.
2. Février.	Gaston PULINGS. <i>Absence, o' miroir</i> . Poèmes . . .	10 fr.
3. Février.	Céline ARNAULD. <i>Anthologie 1925-1935</i> . . .	20 fr.
4. Mars.	Ivan GOLL. <i>Métro de la Mort</i> . Poèmes . . .	10 fr.
5. Mars.	René MEURANT. <i>Le Chasseur aux mains vides</i> . Poèmes	10 fr.
6. Avril.	Paul FIERENS. <i>Passage au Méridien</i> . Poèmes . . .	10 fr.
7. Avril.	Maurice CAREME. <i>Proses d'Enfants</i> . Anthologie .	10 fr.
8. Avril.	Ed. VANDERCAMMEN. <i>Tu marches dans ma nuit</i> . Poèmes	10 fr.
9. Mai.	Armand BERNIER. <i>Destin de la Poésie</i> . Essai . .	10 fr.
10. Mai.	Melot du DY. <i>Lucile</i> . Poèmes	10 fr.
11. Mai.	Robert GOFFIN. <i>Couleur d'absence</i> . Poème . . .	10 fr.
12. Mai.	Henri VANDEPUTTE. <i>Voix Nues</i> . Poèmes . . .	10 fr.
13. Juin.	André SPIRE. <i>Instants</i> . Poèmes	10 fr.
14. Juin.	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 1	10 fr.
15. Juin.	Sadi DE GORTER. <i>Exil Volontaire</i> . Poèmes . . .	10 fr.
16. Juillet.	<i>Le Poète et son temps, enquête</i>	10 fr.
17. Juillet.	St. CHANDLER. <i>Rabindranath Tagore</i> . Essai . . .	10 fr.
18. Août.	Michel SEUPHOR. <i>L'Ardente Paix</i> Poèmes . . .	10 fr.
19. Septembre.	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 2	10 fr.
20. Septembre.	Joseph MILBAUER. <i>Anthologie des Poètes Yiddish</i> <i>d'aujourd'hui</i>	20 fr.
21. Octobre.	Marcel LECOMTE. <i>Le Vertige du Réel</i> . Poèmes .	10 fr.
22. Octobre.	Henri FAGNE. <i>Premier Journal</i> . Poèmes	10 fr.
23. Novembre.	Pierre NOTHOMB. <i>Délivrance du Poème</i>	10 fr.
24. Décembre.	P.-L. FLOUQUET. <i>L'Enfant Prodigue</i> . Poème . . .	10 fr.
25. Décembre.	« <i>Le Courrier des Poètes</i> », No 3	10 fr.

DEPOSITAIRES GENERAUX :

Belgique : Librairie Castaigne, 22, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Bruxelles.
France : Librairie « La Pleiade », 73, Boulevard Saint-Michel, PARIS (5e).
Suisse : Librairie F. Roth & C°, 4, rue Pépinet, Lausanne.